

Louis A. Puisseux

En Amont de la Source

Autoanalyse perplexe

GINOSTRA

1

Ouvrages antérieurs

- sous le nom de Louis Puiseux
 - L'Énergie et le Désarroi Post-Industriel (Hachette, 1973) Essai
 - La Babel Nucléaire (Galilée, 1977) Essai
 - Crépuscule des Atomes (Hachette, 1986) Essai
- sous le pseudonyme de Antoine Tavernier
 - L'Éblouissement (Belfond, 1975) Récit
 - La Nuit Inca (Écritures, 1992) Roman
- sous le nom de Louis A. Puiseux
 - De Source Obscure (Thot, 2001) Nouvelles
 - Ginostra sur Mer (Poèmes, édités ici) 2002
- En Amont de la Source, Autoanalyse perplexe (2004)

2 <citations>

Je n'ai vu monstre et miracle plus exprès que moi-même : on s'apprivoise à toute étrangeté par l'usage et le temps mais plus je me hante et me connais, plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi.

MONTAIGNE (ESSAIS III)

...le vice le plus coûteux et le plus funeste que l'homme ait jusqu'alors inventé...

un vice enraciné dans l'humanité depuis assez longtemps pour être devenu un dogme vénérable de son comportement, un autel national pour son amour du carnage et du glorieux sacrifice.

WILLIAM FAULKNER (Parabole)

À tous, la vie donne tout, mais peu le savent.

JORGE LUIS BORGES (Le Livre de Sable)

Nous sommes de l'étoffe dont on fait les songes

SHAKESPEARE (La Tempête, Acte IV, Scène I)

I ANTOINE

La férocité des mots d'esprit de ma grand-mère Tavernier faisait encore gondoler ses descendants, un demi-siècle après : « Il fait un vent à décorner Amédée ! » avait-elle pouffé un jour de grand mistral au moment de se mettre à table avec toute la famille, y compris Amédée, l'époux de sa fille aînée.

Mais personne ne m'avait jamais raconté son chef-d'œuvre absolu, prononcé bien des années plus tôt, en mai 1917.

Voici la scène : Quand elle avait entendu les éclats de voix dans le hall en contre-bas, Marguerite Tavernier (ma future mère) s'était précipitée à la balustrade. Elle avait vu la jeune sœur d'Antoine, blême, montrant un papier à la bonne comme on exhibe un laissez-passer à une frontière interdite, la bonne se retournant vers la maîtresse de maison pour savoir sur quel pied danser, et celle-ci, la mère de Marguerite - qui avait craint un instant l'annonce d'une blessure ou d'une mutilation qui n'aurait fait que rapprocher les amoureux n'avait pu retenir sa jubilation : - Je suis rudement contente ! », tandis

que les deux filles montaient en courant dans la chambre de Marguerite pour pleurer dans les bras l'une de l'autre.

C'était bel et bien, noir sur blanc, l'avis de décès d'Antoine, « Tombé au champ d'honneur » sur le Chemin des Dames. Ce n'était pas le premier. Des avis de décès, ce printemps 1917, il en pleuvait sur Lyon et sur tout le pays.

Madame Tavernier n'avait jamais tant rêvé de ce dénouement au conflit qui l'opposait à sa fille dernière-née, surtout depuis que celle-ci avait eu l'audace, quelques mois plus tôt de s'évader de la maison - peut-être avec la complicité et l'argent de son père - pour aller rejoindre « son p'tit pauvre » en permission à Paris. Quand elle avait prétendu lui mettre les flics aux trousses, il avait fallu que son époux, pour une fois, éclate : « Marguerite est majeure. Elle est libre, figure-toi, d'aller où bon lui semble ! » -

Le ciel, en fin de compte, c'est-à dire un éclat d'acier boche, lui avait bel et bien donné raison, à elle. Sa dernière fille, de loin la plus jolie de la famille, n'irait pas gâcher sa vie avec un quelconque godelureau sans avenir. « La beauté, tu apprendras ça, pauvre petite oie, il faut que ça rapporte ! » (On m'a raconté ces mots beaucoup plus tard. J'avais dix ans quand ma grand-mère est morte, dans un appartement voisin du nôtre. On m'a dit que je pouvais y aller, qu'elle était seule. Je n'ai fait qu'entrouvrir la porte. Le premier cadavre que je n'aie jamais vu. Toute blanche, on aurait dit une statue de plâtre, alors que vivante - et même dans la fleur de l'âge, j'imagine - elle avait l'air à mes yeux d'une guenon. Peut-être une raison de sa roserie ?)

Marguerite ne s'en est jamais remise. Elle avait fait la connaissance d'Antoine en vacances dans une station alpine, juste avant la déclaration de guerre. Ils s'étaient retrouvés à la chorale de la paroisse des Chartreux. Antoine chantait comme un rossignol, jouait divinement du piano. Si leur peau s'effleurait quand ils jouaient à quatre mains, elle avait vu comme il rougissait. Quand elle l'avait invité à la maison, la première et unique fois, elle avait espéré qu'aux yeux de sa mère, l'admirable don musical d'Antoine ferait passer la modestie de ses origines. Percevant aisément les ondes qu'ils émettaient quand ils se trouvaient l'un en face de l'autre, celle-ci s'était contentée de ronchonner : « J'espère qu'il n'est pas juif, au moins ! »

Peu après, quand il avait été mobilisé, elle n'avait pas craint d'exprimer à haute voix l'espoir que l'éloignement allait sortir de la tête de Marguerite ce petit jeune homme qui poussait l'arrogance jusqu'à refuser de s'inscrire à l'Ecole d'élève officier, préférant monter au front d'entrée de jeu avec ses copains.

L'éloignement et le danger ne firent naturellement que chauffer à blanc les sentiments de Marguerite. Elle s'était bientôt portée volontaire comme aide-soignante à l'hôpital voisin qui commençait à recevoir des blessés, des mourants. (C'est là qu'elle avait découvert la nudité des hommes, avec, comme elle dira, « ce machin qui leur pend entre les jambes. ») Elle se retirait dans sa chambre pour lire les lettres d'Antoine et lui écrire chaque jour. Á mesure que la situation militaire en Picardie empirait, elle redoublait de zèle au chevet des blessés, et de ferveur à la chapelle.

Sa foi était trop forte pour qu'elle pût soupçonner un instant ce qui m'apparaît avec effroi, à moi, son propre fils, près d'un siècle plus tard : la jalousie de sa mère avait été dès l'origine comme un sceau tragique apposé sur son identité, une sorte de vautour planant sur sa jeunesse, la couvrant sans trêve d'une ombre maléfique, et lui faisant parfois ressentir la guerre elle-même comme l'extension de cette emprise à l'Europe entière.

Il lui semblait percevoir en sourdine la conviction d'être immémorialement coupable, donc promise à quelque effrayante punition, mais elle était trop candide pour faire le lien entre les deux. À l'automne 1916, Antoine fut décoré pour sa bravoure dans un engagement difficile, et promu au grade de sergent pour l'amour unanime que ses hommes lui portaient. (Nulle prouesse n'est assez valeureuse au cœur de Lancelot du Lac pour mériter l'amour de la Reine Guenièvre.)

Malgré le rigoureux interdit frappant tout contact avec la famille d'Antoine - Marguerite ne pouvait voir sa jeune sœur qu'en cachette, notamment pour lui confier sous le sceau du secret les lettres bien-aimées, unique moyen de contourner l'inquisition maternelle -, une allusion sarcastique à cette distinction fut faite à table, sans que, bien entendu, le nom d'Antoine fût prononcé : « Si la guerre dure assez longtemps, j'en connais un qui finirait p'tête bien sous-lieutenant ! » La goutte de fiel qui fit déborder le vase.

Marguerite décida de S'évader pour rejoindre Antoine à sa prochaine permission. J'ai connu ma mère assez longtemps pour être certain qu'elle avait fait promettre à Antoine de rester « sage », et que, de fait, les effusions de leurs retrouvailles se sont bornées à quelques étreintes maladroites et passionnées.

Sa Foi tenait sous haute surveillance son amour terrestre. Le sexe ne l'attirait nullement. Elle ne comprenait pas d'ailleurs comment Dieu avait pu créer une vie qui ne se reproduisit que de façon aussi honteuse et ridicule, chez les hommes comme chez les chiens et les crapauds, mais elle était trop pudique pour oser poser la question à son confesseur.

Bien entendu, au retour de l'escapade, cela n'empêcha pas madame Tavernier de claironner ses doutes sur la virginité de sa fille.

Il fallut toute la persuasion conjuguée du père, du directeur de conscience et d'Antoine lui-même pour convaincre Marguerite de regagner sa chambre sous le toit familial.

Quant enfin le couperet fatal tomba, à la fin de l'hiver, elle demanda audience à la Mère Supérieure de l'hôpital pour lui faire part de sa décision de prendre le voile : « Je ne suis plus de ce monde. Je n'attends plus que de revoir Antoine là-haut. »

Elle alla s'installer en attendant chez une sœur de son père. Jamais elle ne voulut apprendre le moindre détail sur l'événement lui-même. Elle avait son compte. Des gueules cassées, elle en avait assez vu, y compris un homme entièrement coupé en deux dans le sens de la longueur, le front et le nez exactement découpés selon l'axe de symétrie qu'on nomme sagittal, qui avait survécu avec une moitié de visage et de torse, un seul œil, une seule oreille, un seul bras et une seule jambe, et s'était remis à marcher sur ses béquilles, pareil à un mannequin d'anatomie ambulante...

Aucun de ses camarades de combat n'a eu l'occasion de dire à Marguerite comment le corps d'Antoine - ses mains musiciennes, sa bouche vierge, le moindre de ses cheveux blonds, l'absolu contraire d'un corps de guerrier - s'était volatilisé dans l'air maléfique, comment sa voix s'était soudain fondue dans le chœur inaudible des anges.

Elle n'avait pas assez d'estime pour elle-même pour imaginer qu'il ait pu, à l'instant de mourir, prononcer romantiquement son nom « Marguerite ! » Tout au plus aurait-il eu le temps de murmurer la parole du Christ en croix Sitio : « J'ai soif »

Ainsi, les premiers tanks sortis d'usine étaient apparus trop tard sur le champ de bataille, les renforts américains étaient arrivés comme les carabiniers. Comme chacun le sait, des troubles inouïs ont suivi la boucherie du Chemin des Dames, sur le front étiré depuis la Suisse jusqu'à la Manche, les deux lignes

bloquées depuis des mois face à face, si proches l'une de l'autre que dans chaque bataillon, Français et Allemands finissaient par connaître les voix et les noms de ceux qu'ils devaient tuer, de sorte que de guerre lasse, dans plus de dix corps d'armée, dans plusieurs dizaines de divisions, des fraternisations spontanées avaient eu lieu, se propageant de proche en proche comme un choléra.

Des fantassins avaient posé leur fusil pour escalader le parapet les mains nues, enjamber les barbelés et, sur l'infeste petite bande de terre puante la cordite qu'ils regardaient depuis trois ans à travers un trou entre les sacs de sable, ils avaient échangé des cigarettes, les boches les ayant imités comme dans un miroir devenu magiquement fraternel. Certains étaient même allés jusqu'à montrer les photos de leur femme et de leurs enfants.

Et derrière, des milliers d'hommes de troupe, des dizaines de milliers avaient refusé de monter en ligne. Comme on l'apprit par la suite de bouche à oreille, le général commandant le corps d'armée défaillant était allé demander à Pétain la permission de fusiller le régiment entier d'où la mutinerie était partie. Tout cet invraisemblable grouillement d'hommes de troupe sans galons ni décoration, c'était la populace, la racaille, quoi : les fils des Communards, les complices des Bolcheviks, l'infâme écho à l'Appel pacifiste lancé deux mois auparavant, oui, par le Soviet de Petrograd ! Comme par hasard, le caporal responsable de l'escouade qui avait donné l'exemple de la mutinerie portait un nom à coucher dehors, la plupart de ses douze hommes n'étaient pas naturalisés français, et plusieurs ne le parlaient même pas ! Ils avaient donc prétendu mettre fin à la tuerie organisée, au nez et à la barbe des officiers d'état-major et des politiciens furibonds qui en perdaient leur monocle. Cette monstrueuse et magnifique pagaille avait semblé à Marguerite comme le cri unanime de toutes les femmes d'Europe en révolte contre l'injustice qui leur était faite. Bon gré mal gré, à l'hôpital, elle ne pouvait s'empêcher d'entendre éperdument ce que disaient à mots couverts les sœurs, les chirurgiens et les blessés plus ou moins ivres ou drogués qu'on rapportait sanglants du front, par wagons entiers. Comme toutes ses compagnes, les mères, filles, sœurs, épouses ou fiancées d'un appelé, elle s'était naturellement attendue à cette issue tragique, mais non pas, assurément, au crachat dont sa propre mère l'avait sur-le-champ assaisonné. Enfermée dans sa chambre avec la jeune sœur d'Antoine serrée dans ses bras, sèches de sanglots, elles pleuraient moins la perte irréparable, redoutée depuis l'origine, mais somme toute banale, conforme au nouvel ordre du monde, que sur l'abject outrage ajouté à leur chagrin.

Peut-être que j'affabule, mais je subodore, dans le choix fait à la naissance du prénom « Marguerite » par son innommable mère, comme une sorte de prédestination sinistre : cette dernière- née si mignonne, si tendre, si timide dans ses vagissements, si pareille à une agnelle, n'était-elle pas promise au supplice ? N'était-elle pas restée vierge dans son cœur, même si elle devait, conformément à la norme dynastique, enfanter sept fois ? (J'en sais quelque chose, étant né le cinquième, onze ans après la scène que je viens de reconstituer ici, - peut être MA véritable scène primitive.)

Toujours est-il qu'on lui avait spécifié que son prénom venait non pas de la reine d'Anjou, de Navarre, d'Autriche ou d'Écosse, mais bel et bien de sainte Marguerite d'Antioche, celle dont s'éprit Olibrius, préfet d'Orient, qu'elle refusa d'épouser, et qui, en représailles, la fit martyriser. Les mois suivants, Marguerite eut beau s'enfermer dans ses prières, elle ne pouvait se défendre, à l'arrière-plan, de se demander comment Antoine se serait comporté ce fameux lundi de mai où les officiers et les principaux sous-officiers, ayant grimpé au coup de sifflet hors de la tranchée, avaient constaté en se retournant que pas un des trois mille hommes désignés pour l'assaut n'avait fait un geste pour les suivre. En tant que nouveau sergent, Antoine se serait trouvé pris au piège à la charnière grinçante entre les puissants et les misérables, contraint de choisir son camp à l'instant même. Marguerite se rappelait seulement qu'à leur dernière rencontre à Paris, justement, Antoine lui avait raconté à l'oreille, joue contre joue, comme s'il redoutait d'être entendu - bien qu'ils fussent en tête-à-tête dans une minuscule chambre calfeutrée - que dans un bataillon voisin, un jeune caporal dont il avait été condisciple à l'école, en

conflit récurrent avec son lieutenant - un pète-sec à particule, du genre « De la Boucle de Mon Ceinturon » avait été jeté en salle de police et rétrogradé au rang de deuxième classe. Sa peine accomplie, il avait repris, bouche cousue, sa place au bataillon, à l'époque en attente à quelques kilomètres en arrière des lignes d'où leur parvenait sporadiquement le grondement de la canonnade. Á la tombée du jour, son fusil à peine dissimulé le long de sa jambe, il s'était posté dans les buissons à proximité de la cabane en planches - luxe inouï - réservée aux officiers pour satisfaire leurs besoins naturels. On avait entendu trois coups de feu bizarres, espacés, mais trop proches pour venir du front. Avant d'être désarmé et fusillé sur-le-champ, l'ex-caporal avait descendu trois gradés sur le seuil de la cabane. Le premier était tombé à la renverse dans le trou ignoble, encore à demi déculotté. Les deux autres, atteints dans le dos, s'étaient affalés en avant en ouvrant la porte que son ressort aurait automatiquement refermée si les pieds du troisième cadavre ne l'avaient bloquée en position ouverte.

Ce qui avait surtout frappé Marguerite dans ce récit, c'est qu'Antoine l'avait fait d'une voix blanche et pressée qui lui était inhabituelle, comme s'il avait hâte de se délivrer d'un secret - et surtout qu'il avait raconté l'anecdote sans véritablement prendre parti, comme s'il avait pu se trouver lui-même à la place de son ancien condisciple, et être tenté d'agir de même. Quant aux fraternisations spontanées avec les boches, dans l'abîme du désarroi où elle est tombée après la mort d'Antoine, elle en arrivait à se demander s'il n'y aurait pas applaudi : une déchirure révolutionnaire en travers de la haine nationaliste instituée. Émerveillée par la vitalité d'Antoine, la vigueur de ses éclats de rire, son appétit grandiose - on reconnaissait la place où il avait mangé à l'auréole de petites taches entourant la place de son assiette -, sa capacité à découvrir des fleurs inconnues dans n'importe quelle forêt, y compris sous la mitraille, Marguerite avait découvert ce soir-là la face obscure d'Antoine.

Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il manifestait des sentiments viscéralement portés à la défense des obscurs et des sans grade, en dépit de la réserve qu'il savait devoir s'imposer pour prétendre entrer dans une famille aussi cossue que celle de Marguerite.

Elle avait conclu : « Christ, Toi qui ne T'es jamais révolté malgré l'horreur des outrages dont Tu as été abreuvé, merci d'avoir tenu Antoine à l'abri de ce genre de tentation insurrectionnelle. »

Survint l'Armistice du 11 novembre 1918.

Après un noviciat tourmenté au Carmel, Marguerite finit par capituler sous l'impérieuse mise en garde de son nouveau directeur de conscience, autrement prestigieux que le vieux curé de la paroisse des Chartreux : « On ne prononce pas des vœux aussi graves pour un chagrin d'amour.

En vérité, vous êtes faite pour fonder une famille, avoir de nombreux enfants, comme vos sœurs et cousines. Votre véritable péché n'est pas d'avoir serré dans vos bras un pauvre sous-officier permissionnaire entre deux massacres. Votre escapade à Paris n'est absolument pour rien, comme vous semblez obstinément le croire, dans la disparition d'Antoine. Des milliers de jeunes filles se sont même données à leur fiancé, sachant qu'il risquait de mourir le lendemain, et ce n'est pas moi qui leur jetterais la pierre. Votre péché consiste en l'orgueil qui vous fait vouloir sacrifier toute votre vie pour le souvenir d'un mort, Dieu ait son âme ! Vous n'êtes pas la seule à avoir perdu un être cher dans cette affreuse hécatombe, et si les autres femmes et jeunes filles d'Europe et d'Amérique réagissaient comme vous, les couvents de la Chrétienté entière ne seraient pas assez vastes pour les accueillir toutes. Faites-vous une raison, mon enfant : vous n'avez pas la Vocation. La guerre est finie, on va danser dans toutes les villes. Sortez dans le monde, renouez avec vos amis, habillez-vous de neuf, faites-vous belle.

Mariez-vous, et vous échapperez à la domination de votre mère. Mariez-vous, c'était le vœu de votre cher Antoine s'il ne revenait pas, vous me l'avez dit vous-même. C'est seulement ainsi que vous resterez fidèle à votre premier amour. »

Elle avait fini par s'abandonner au sort commun, ce qu'au fond de son cœur elle n'était pas loin de considérer comme une trahison. Le vrai, c'est que sa foi en elle-même s'était perdue, « la citadelle de son intégrité était irrévocablement tombée. » Hormis le mort bien-aimé qu'elle berçait au fond de son cœur comme dans une crypte secrète, rien à ses yeux n'avait plus d'importance, pareille à Lady Anne cédant en quelques répliques à Gloucester qui vient de poignarder sous ses yeux son mari princier, au premier acte de Richard III. Marguerite a seulement résisté plus longtemps que l'héroïne de Shakespeare.

Pour qu'elle consentit enfin à épouser Victor Puiseux, il a fallu l'insistance de son père : ingénieur des Ponts et Chaussées à la génération précédente, il reconnaissait en ce brillant lieutenant d'artillerie, lui aussi ancien élève de l'École Polytechnique, revenu de la guerre couvert de décorations, promis au meilleur avenir en cette époque où la voix royale du progrès - la guerre l'avait assez prouvé - passait par la multiplication des machines et des moteurs, assurant une rapide promotion sociale aux ingénieurs et aux industriels.

Marguerite n'était guère attirée par ce Parisien déjà trentenaire, beau parleur, foncièrement misanthrope, plus doué pour la guerre que pour la galanterie, ne croyant ni à Dieu ni à diable, ne jurant que par la science et les chiffres - et sans doute plus intéressé par la dot que véritablement amoureux.

Quand elle lui demanda dans sa première lettre en quoi donc il croyait, il ne sut répondre, bardé dans son armure guerrière, que par le mot honneur (« Si j'avais la Foi, je me ferais moine. ») Fervent admirateur de Charles Maurras, il ne faisait pas mystère de regretter le temps des Rois, considérant le suffrage universel comme une « source de faiblesse pour la patrie. » Il appréciait la religion seulement comme moyen de rendre dociles les pauvres (sous-entendu : et les femmes).

Marguerite lui fit cependant promettre qu'il ne s'opposerait en rien à l'éducation religieuse de leurs futurs enfants, et qu'il les accompagnerait à la messe tous les dimanches jusqu'à la majorité du dernier-né - ce dont il s'acquitta loyalement, s'agenouillant, se levant, s'asseyant avec les autres paroissiens de l'église Saint-Sulpice, tout en lisant par exemple Le Crime de l'Orient-Express au lieu des prières prescrites par la liturgie du jour. Absorbé dans l'intrigue criminelle, il se serait une fois oublié à tirer une gauloise de sa poche si le suisse en grand uniforme, d'un discret toc-toc de sa hallebarde sur le dallage, n'avait été à proximité pour le rappeler à l'ordre avant qu'il l'eût allumée.

J'ignore si, la première fois, Marguerite est montée dans le lit conjugal comme on monte sur la pierre du sacrifice. C'était quasiment la règle pour les jeunes filles de cette génération. Victor s'est-il donné grand mal pour lui donner goût à la chose ? J'en doute, à supposer qu'il s'en souciât, et qu'il en fût capable. Peut-être s'est-il marié vierge lui-même.

Je me rappelle avec quelle indignation il nous a raconté que, pendant la guerre, des officiers anglais avaient tenté de l'entraîner dans « une maison ignoble ». Il aurait certainement souscrit à Aristote : « Il faut toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement, le plaisir la fasse sortir hors des gonds de la raison ».

Mais je ne suis pas près d'oublier qu'un jour de 1945 où, par extraordinaire, nous nous étions trouvés en tête-à-tête plusieurs jours de suite, maman et moi. Ayant eu la candeur de faire allusion au trouble où me plongeait la puberté - j'avais dix-sept ans -, elle m'a déballé coup sur coup, en veine de confidences, qu'elle avait été fiancée en 1916, mais que la guerre avait coupé court à ce projet ...

Et d'ailleurs qu'une épilepsie latente chez un homme pouvait se déclarer justement le soir de ses nocces... Mais elle s'étonnait qu'un garçon pût ressentir un désir sexuel AVANT le mariage ! On devine le froid rageur que ce dernier trait a jeté entre nous. A l'époque, je n'y ai pas regardé plus loin. Je n'avais jamais connu la moindre intimité avec ma mère. Pour un coup d'essai, C'était un parfait fiasco. Elle se révélait bien la pauvre idiote du village que moquait en riant son époux. Je me rappelais comment, dans les années de guerre, ayant dû passer à l'improviste par sa chambre dans un hôtel de transit, je l'avais vu cacher dans son dos un linge teinté de rouge : « Ah, voilà comment tu viens surprendre les secrets des femmes ! » ...

Mais j'anticipe. J'ai sauté d'une après-guerre à l'autre. Un écho, sans doute, comme il y en eut tant, de la jeunesse des parents à celle des enfants, sur fond de canonnade. Revenons aux années 20.

Sitôt marié, mon père a décrété que Marguerite était décidément trop dépensière, trop tête en l'air. Pour mettre du plomb dans cette cervelle d'oiseau, il fallait lui tenir la bride serrée.

Dès lors, dot ou pas dot (« Je n'ai jamais fait de différence entre l'argent de votre mère et le mien » - Dame !

Le père de Victor n'avait guère perçu que son salaire d'astronome : on lui doit le premier grand atlas détaillé de la lune, ce qui lui rapporta des honneurs, mais pas un sou.

Marguerite au contraire était héritière d'une part de la vénérable Manufacture des Velours et Peluches, celle-là même d'où partit l'insurrection de novembre 1831 qui vit les tisseurs de soie occuper Lyon, donna au mouvement ouvrier l'une de ses premières chansons révolutionnaires C'est nous les Canuts ! et fit dire à Casimir Périer : « Il faut que les ouvriers sachent bien qu'il n'y a pas de remède pour eux que patience et résignation. »), Marguerite, donc, dut quémander chaque jour ce qu'il lui fallait pour la famille, pour la maison et pour elle-même.

Si la requête n'était pas convaincante, son mari se chargeait de trier le bon grain de l'ivraie, et ajustait souverainement le montant total. Marguerite baissait la tête, soumise.

Les enfants auront évidemment droit au même régime : « Je peux avoir cinquante centimes pour mon goûter ? Etc. » -

Beaucoup plus tard, il avouera à l'une de mes jeunes sœurs que pour les garçons, c'était pour leur éviter de fréquenter les mauvais lieux !

Marguerite mit bientôt au monde une fille blonde aux yeux bleus, puis un garçon blond aux yeux bleus, l'une et l'autre également ravissants. Une main de roi. Victor et Marguerite, la parentèle des deux côtés, le directeur de conscience, tout le monde était aux anges.

La troisième naissance fut moins idyllique. Enceinte pour la troisième année consécutive - marié à 32 ans, mon père entendait rattraper le temps perdu par la guerre, - Marguerite, fatiguée, était allée se réfugier dans la maison de campagne de son père, bientôt septuagénaire.

Un gros bébé brun y naquit début septembre 1923. C'est le moment que choisit Victor pour débonder d'un coup sa rancœur.

En guise de vœu de bienvenue sur terre au nouveau-né, il écrivit à la jeune accouchée : « Département de la Côte d'Or ! Ça restera inscrit à jamais sur notre livret de famille. On croirait une tribu de nomades ! C'aurait été moins grave si ç'avait été une fille. Je t'avoue que j'ai souhaité qu'il meure à la naissance. »

Mais voilà qu'en rebattant les cartes de mon passé prénatal, j'entends soudain un drôle d'écho, à huit ans d'intervalle • en 1917, sa mère lui envoie à la figure « Je suis rudement contente » sous-entendu : « que les Boches nous aient débarrassés de ce p'tit pauvre dont tu l'étais entichée, qui n'avait aucun avenir, et qui n'était même pas un bon grimpeur », et en 1925, son propre mari - qu'elle ne s'était résignée à épouser, au lieu d'entrer en religion, que pour obéir à son père (sa mère étant célèbre dans toute la nouvelle bourgeoisie industrielle lyonnaise pour son foutu caractère) - , voilà son propre mari à son tour qui lui envoie à la figure : « J'aurais été rudement content que notre fils, puisque ce devait être un mâle meure à la naissance » effaçant ainsi la honte, sous-entendu : le déshonneur ineffaçable de n'être pas né comme mes autres enfants sur mon territoire, le seul qui vaille, celui de mes ancêtres à moi.

Ai-je épousé un Chinois ? avait dû se dire maman en lisant cette lettre, ai-je épousé un Turc ? qui ne craint pas d'insulter ainsi sa femme, comme si elle n'avait pas été blessée assez profond par la perte du seul véritable amour de sa vie, comme si en expiation de ses péchés, elle n'avait pas fait elle-même un assez grand Sacrifice en rentrant dans le rang pour devenir une mère de famille exemplaire.

Stupéfiant, le fanatisme qui attachait mon père à l'enracinement parisien de ses ancêtres. « On dirait une famille de nomades » ! Presque des Romanichels, en somme ! Pas loin des Juifs errants ! Pourquoi pas des nègres ou des singes, pendant qu'il y était ?!

Il voulait ses enfants, comme lui-même, non seulement Franco-Français, mais Parisiens-Parisiens, et cela depuis des siècles, au point d'outrager sa femme pour ne l'avoir pas compris d'elle-même. (Je me souviens de sa fureur, un jour de réveillon où, par jeu, j'avais signé l'un de mes cadeaux en idéogrammes chinois, traduisant à haute voix en riant « Ça donne : Li Pou Tseu ! », comme si j'avais ainsi souillé le patronyme sacré de toute son ascendance...)

Pauvre papa. Il lui manquait vraiment une case, côté esprit de finesse.

D'autant que le paragraphe suivant de cette fameuse lettre commençait par « Et maintenant, je vais te faire de la peine » pour ouvrir une diatribe contre sa belle-mère, diatribe qui aurait plutôt fait rire amèrement Marguerite. Ce « Et maintenant. » est un pur chef-d'œuvre de litote sadique. Une femme de caractère aurait sur-le-champ demandé le divorce, pour injure grave, sinon pour aliénation mentale. Maman, petite mouche écrasée de culpabilité, se contenta d'une aigreur polie « Monsieur mon mari, Vous êtes impardonnable de m'avoir si longtemps caché votre contrariété. Si j'avais su qu'accoucher dans cette maison où j'ai passé tous les étés de mon enfance devait à ce point vous déplaire, j'aurais bien trouvé moyen, au péril de ma santé, de revenir à temps auprès de vous, etc.... »

Elle finissait par : « Détruis cette lettre, qu'il ne reste aucune trace de cette vilénie.

Il n'en fit rien. Je l'ai retrouvé intacte soixante ans plus tard dans les deux paquets complets de leur échange de correspondance, comme s'il avait tenu à prouver à ses héritiers qu'il n'était pour rien dans l'excentricité géographique de cette naissance, voulu les prendre à témoin de la légitimité de son indignation, et se faire pardonner la trace honteuse du prétendu « nomadisme »

Quant à l'objet du scandale, ce troisième enfant né ailleurs, il s'est révélé en grandissant plus costaud que ses frères, plus doué par exemple pour l'alpinisme.

S'il a consacré le plus clair de sa vie adulte à grimper toujours plus haut, dans le Caucase, dans l'Himalaya et dans la Cordillère des Andes, je croirais volontiers que c'était plus ou moins consciemment pour racheter le péché originel de son lieu de naissance.

Les quatre mille mètres du Pelvoux de la Barre des Écrins ou du Cervin, trophées des ancêtres - geste épique qui sonnait à mes oreilles enfantines comme la litanie des victoires de napoléoniennes « Austerlitz Eylau, Iéna, Wagram... » faisaient figure de taupinières auprès des cinq ou six mille de l'Elbrouz ou du Chacraraju, prodigieuse dentelle de stalagmites en forme de tuyaux d'orgues - ice flutes - où l'on ne peut pas planter une broche sans risquer que ne vous dégringole sur la tête tout le château de glace du sommet, qui offre à peine la place pour deux pieds joints !

Ainsi est-il devenu, à la force du poignet, en dépit de sa naissance extravagante, le préféré de papa.

Il faut dire que l'implantation territoriale de mon père venait de très loin. Il était né rue Herschel, au bord du petit Luxembourg, son père ayant été directeur de l'Observatoire de Paris, à cinq minutes de là.

Entre les deux guerres, son beau-père fit construire un immeuble de sept étages au 102 rue d'Assas face au jardin de l'École de Pharmacie. Côté cour, de la fenêtre des six ou sept chambres échelonnées sur un long couloir (qu'enfant je ne parcourais jamais qu'en courant), on apercevait en contre-bas une maison sans étage sous les marronniers, devant laquelle on devinait entre les ramures de grandes statues étranges.

Personne n'en a jamais parlé autour de moi. Le côté plouc des Puiseux. On n'imaginait pas que pût se nicher là, cinq étages au-dessous, un sculpteur promis à la célébrité mondiale. Surtout avec un nom et un prénom pareils. Pas de chez nous !

C'était l'atelier d'Ossip Zadkine,

C'est aujourd'hui son musée. Je crois bien que j'ai entrevu la construction de la fameuse Ville Détruite ; un homme plus grand que nature levant les bras, mains ouvertes vers le ciel, hurlant. De ma chambre au bout du couloir, je suis parfois bercé de disques de jazz, auquel je ne suis nullement initié. À l'étage au-dessous habite Daniel Filipacchi, futur fondateur de Salut les Copains, dont on connaît la brillante carrière ultérieure. Il me reste encore dans l'oreille, montant du plancher, un négro spiritual que je donnerais cher pour retrouver...

À l'étage au-dessus, au sixième, habite un florissant diplomate égyptien, basané, corpulent, d'une politesse impeccable dans l'ascenseur (c'était encore le règne du roi Farouk), qui ramène souvent par l'entrée du fond de la cour une femme ravissante aux yeux violets, jamais la même. Les soirs d'été, toutes fenêtres ouvertes, on entend parfois d'étonnants râles de volupté...

Ces gémissements, ces chants négro-américains, ces sculptures d'avant-garde ont formé autour de mon adolescence un environnement tout proche mais inaccessible, que je percevais comme à travers une vitre, mais qui me donnait le sentiment obscur qu'une vraie vie se déroulait ailleurs, autrement fascinante que le train-train de l'appartement familial.

Sauf les deux séjours en sana, j'ai passé là mon premier quart de siècle.

Les trois sœurs de mon père et leur propre mère (« Bonne Maman »), elles-mêmes mères de familles nombreuses, logeaient dans le tronçon de la rue d'Assas qui va de la rue Vavin et à la rue Le Verrier, côté numéros pairs, c'est-à-dire tourné vers le couchant.

Territoire si bien colonisé par la famille que l'on ne pouvait voir une traction avant (exclusivité Citroën à l'époque) l'emprunter ou y stationner sans être assuré qu'il s'agissait de mon père ou d'un oncle. On se rendait parfois visite entre cousins, à deux minutes. Mais chez les autres, c'était pareil.

Cependant, Marguerite n'a jamais vraiment reconnu le cinquième étage du 102 rue d'Assas comme son territoire. Son seul domicile était au ciel. De toute mon enfance, je ne l'ai jamais entendu faire une suggestion sur l'ameublement ou la décoration de l'appartement du cinquième étage, pas plus qu'elle n'inventait quoi que ce soit en matière culinaire.

On mangeait ce que la cuisinière avait préparé. Tout commentaire aurait été déplacé. Je m'en amuse, aujourd'hui que j'ai appris, adulte, les plaisirs de la table : « On nous aurait mis dans l'assiette de la sciure de bois avec de l'huile de camion, personne n'aurait pipé. »

La pauvreté de la cuisine chez maman était d'ailleurs réputée chez les cousins Michelin qu'on invitait parfois.

Je n'ai pris tout à fait conscience de l'insolite de cette attitude maternelle qu'en entendant l'une de ses amies d'enfance me confier, au lendemain de son enterrement, cette impression ahurissante : « Votre mère avait toujours l'air de se trouver en visite chez elle-même. »

Le seul apport de Marguerite dans la décoration de la maison a été, dès avant ma naissance, l'accrochage au mur de la chambre matrimoniale d'une reproduction du célèbre Suaire de Turin, supposé avoir conservé, par une sorte de flash nucléaire, la trace du visage du Christ tel que l'aurait essuyé Maria Magdalena. Elle n'osait s'immiscer dans la conversation à table que dans les silences laissés par le maître de maison, entre deux discours sur la courbure de l'espace dans la quatrième dimension selon Einstein, la classification périodique des corps simples établie par Mendeleïev, ou la genèse des nébuleuses spirales....

Maman se contentait de reprocher sa tenue à table à l'un ou l'autre d'entre nous. À part les habituels chipotages entre enfants, personne ne disait rien. On expédiait la corvée de bouffe en trois coups de cuillère à pot, accoutumés au silence parental, chacun enclos dans sa bulle. La dernière bouchée avalée, on filait, l'un dans sa chambre, un autre dehors, mais chacun de son côté.

Étrange enfance, dont je n'ai reconnu l'étrangeté qu'en découvrant qu'il y avait d'autres genres de famille.

II RUE D'ASSAS

La rue d'Assas régnait comme un secret central indicible, bloquant tout échange entre père et mère, et contaminant les rapports entre frères et sœurs : rivaliser de moqueries semblait le but du jeu familial. Cohabitation médiocrement fraternelle, qui m'a constitué taciturne amant de la polémique et de la solitude, endurant dans l'adversité, capable d'interminables dissimulations, trouvant toujours, après un détour plus ou moins long par les apparences de la docilité envers ma famille, mon milieu, mon mariage, ma carrière, le moyen de ma revanche, comme si, en dépit des appartenances, des engagements et des intérêts, la sauvagerie, en fin de compte, devait toujours avoir le dernier mot, sans tambour ni trompette. Mais revenons à l'implantation territoriale.

A défaut de Dieu, mon père croyait au culte des ancêtres. Sa devise aurait bien été Travail, Famille, Patrie, ô combien préférable, selon lui, à Liberté, Égalité, Fraternité, « ces vagues abstractions. » (Il n'en disait pas davantage, mais on pouvait facilement compléter le sous-entendu Liberté, pour ceux qui la méritent, sinon, c'est le foutoir, etc.)

Ce qui l'a conduit à reconstituer, de mairies en paroisses, la généalogie de son nom, et à consigner le fruit de ses recherches dans un cahier sous couverture de moleskine noire. Il est remonté jusqu'en 1624, sous Louis XIII, où un Denis Puiseux, vigneron à Argenteuil, demeurait rue du Carême Prenant (la rue existe encore). « C'était un gros bourg de 3 ou 4000 habitants, connu par l'Abbaye qu'avait fondée

Héloïse, et par son vignoble moins recommandable par la qualité que par l'extraordinaire abondance de ses produits. » Il avait épousé une Christine David. - L'indignation que j'ai provoquée en suggérant que parmi nos quelques mille ascendants de l'époque, il aurait été extraordinaire qu'on ne trouvât pas trace de sang juif ! Son arrière-arrière-arrière-petit-fils a été prénommé Jean- Louis. (Hommage aux rois ?) « Pendant la longue période tranquille du 17^e et du 18^e siècle, des bas de laine avaient dû s'emplir dans la maison d'Argenteuil, et mon grand-oncle Léon Puiseux raconte que sa grand-mère portait la coiffe qui distinguait les riches vigneronnes du pays. Mais tout, ou presque, fut englouti à la Révolution, dans les assignats ».

À 25 ans, Jean-Louis avait laissé les vignes à son frère aîné pour ouvrir un commerce de vin à Clichy, facilitant l'écoulement des produits du domaine familial. Il se marie en 1781 avec la fille d'un vigneron d'Argenteuil. Il semble y avoir brillamment réussi, « il était sur le chemin de la fortune » lorsque, le 17 mars 1790, surveillant la descente d'une pièce de vin dans sa cave, le câble se rompit et l'écrasa. La prise de la Bastille date de huit mois, les privilèges viennent d'être abolis, Paris est en ébullition, on vocifère à tous les coins de rue.

Mais Jean-Louis Puiseux n'a rien d'un sans-culotte. Il se tient à l'écart de ces troubles scandaleux, auxquels le cahier ne fait qu'une allusion : « La fortune de la famille fut très sensiblement amoindrie à la suite de ventes de maisons, plus ou moins librement consenties et qui furent remboursées en assignats à leur valeur nominale. Quelques jours après, des 70 ou 80.000 francs, il ne restait que des chiffons de papier. »

Sa veuve Magdeleine-Josèphe devait être une sacrée belle femme, « d'une taille au-dessus de la moyenne, elle avait un grand air de dignité qui n'excluait pas la bonté ». Mère de trois fils en bas âge, elle se remarie quatre ans plus tard, le 19 prairial an II, avec un certain M. Laurent - fils de sabotier en Bourgogne -, monté en région parisienne, devenu bachelier, puis licencié en lettres, prof de maths au collège Louis le grand, fixé à Argenteuil, « entouré de la considération universelle », bientôt gouverneur des enfants du duc de Choiseul Gouffier. (Il l'accompagnera lors de son ambassade à Constantinople.) - C'est depuis ce temps qu'il y a des intellectuels dans la famille !

J'aime bien ce mythe d'origine, qui, sur un coup de cœur, fait passer aux chiffres, aux lettres et aux astres une lignée jusque-là vouée au pinard ! - Juste l'année où l'histoire de France elle-même change le mode de recrutement de sa classe dirigeante, à la stupéfaction du monde entier.

Au cours de ces mêmes recherches, mon père avait déniché, début XIX^e siècle, un grand-oncle qui avait trafiqué le « bois d'ébène », c'est-à-dire les esclaves noirs revendus aux Antilles (en un temps où le dimanche, au sortir de la messe, les riches créoles allaient encore voir dans l'arène les nègres se faire déchiqueter par les dogues descendants des chiens de la Conquista.) « Je viens d'acheter il y a huit jours pour 20 000 F de nègres, et l'année prochaine, j'en achèterai pour 60 000 F.»

L'écriture paternelle, rapide, intelligente et encore à peu près lisible, ajoute que ce grand-oncle était méprisé de ses proches, et qu'il finira « sans le sou » - Superbe illustration du pessimisme qui lui faisait parfois suggérer qu'à chaque génération, comme par une sorte de fatalité statistique, il survenait une fripouille latérale pour purger la pureté du sang familial.

C'est sans nul doute dans cette catégorie qu'il rangeait son propre jeune frère, mon oncle Olivier, le plus charmant, le plus brillant, le plus intelligent de la fratrie, qui, par dépit de n'avoir pu égaler ses aînés en héroïsme, s'étant engagé volontaire à dix-sept ans, à la veille de l'Armistice de 1918, avait piqué dans la caisse du régiment -, puis dans celle des entreprises où l'on avait essayé de le recaser, la paix revenue. (Comme Judas l'Ischariote : « Chargé de la bourse, il dérobait ce qu'on y mettait. »)

Au point qu'un peu plus tard, vers l'époque de ma naissance, la famille avait dû se résigner à la honte de faire savoir aux parents, amis et commerçants du voisinage qu'elle ne répondait plus des dettes de ce jeune saligaud. « Quand une branche d'arbre est pourrie, on la coupe » (version saignante de l'arbre généalogique !) ai-je retrouvé dans une lettre adressée à mon père par son autre frère, Robert, futur gérant des usines Michelin et futur patron de Citroën, modèle, lui, de conformité dans la réussite sociale.

Olivier mourut tuberculeux en 1946, exauçant discrètement le vœu de son frère, qui lui survécut un demi-siècle. Preuve de la supériorité de la vertu sur le vice. La preuve par le BK.

Enfant, le jeune Robert était passionné de soldats de plomb. Quand survint l'Affaire Dreyfus, il avait une dizaine d'années. Ayant entendu dénigrer l'armée française par des Suisses dans une station alpine, il en conçut un farouche anti-dreyfusisme, dont il n'a jamais démordu, jusqu'au témoignage pieusement recueilli sur cassette par ses petits-enfants, à la fin de sa vie.

Adolescent, il ne se mouchait pas du pied, proclamant sans rire contre ses sœurs, futures grandes militantes de l'Action catholique : « Il n'y a pas de place au monde pour Dieu et pour moi ».

Aviateur dans le ciel grec, il fait naturellement une guerre magnifique. Il écrit à mon père : « Tue beaucoup de boches ! »

Il rencontre en montagne la fille d'Édouard Michelin, inventeur du pneu démontable. Ayant demandé à son frère aîné si l'on ne risquait pas de lui reprocher un jour d'être « arrivé de cette façon », mon père l'a délivré de tout scrupule à cet égard. Leur plus jeune sœur avait déjà épousé un Michelin, quoi de plus naturel qu'à son tour, il épouse une Michelin ?

Ainsi appliquèrent-ils sans le savoir la règle en vigueur dans toutes les sociétés dites primitives : « Nous, les Puiseux, vous avons donné une femme de notre clan (pas la plus moche !). Vous, les Michelin, vous nous en devez une du vôtre, en contrepartie. » Il se marie donc avec « la fille du patron » dans l'entreprise en plein essor où il travaillait déjà.

Le goût mondialement célèbre de la firme pour le secret, corollaire de sa sainte méfiance envers les journalistes, les syndicats et les hommes politiques, lui allait comme un gant. On racontait en riant qu'un jeune ingénieur chimiste étant venu trouver le big boss pour lui soumettre un procédé de collage du caoutchouc sur le métal (pour le nouveau pneu X), celui-ci avait simplement sorti une liste de son tiroir pour y ajouter le nom du petit malin : « Vous êtes le onzième ».

On racontait aussi qu'un ingénieur haut placé avait trouvé un soir en rentrant chez lui sa femme suicidée. Croyez-vous qu'il prévint la police ? Le médecin de famille ? Pas du tout. Il prévint d'abord son patron ! (C'était encore l'un des frères Michelin.)

Mon père s'enchantait de ces deux anecdotes, que je trouvais plutôt saumâtres. J'étais encore même - c'était entre les deux guerres mais avec sa petite moustache carrée (trouvait-il que ça lui donnait l'air plus guerrier, comme le chat hérissé son poil pour affronter un ennemi ?) et son ascétisme ostentatoire (espérait-il se donner en exemple aux ouvriers de l'usine ?), je ne trouvais rien de plaisant en cet oncle-là, devant qui le reste de la famille béait d'admiration. J'imagine que les pneus, les bagnoles, c'était pour lui la continuation par d'autres moyens de la machine de guerre à laquelle il jouait enfant.

Parfait emboîtement entre un tempérament individuel et « l'esprit maison », Robert Puiseux succède en effet à son beau-père en 1940. Il carburait beaucoup au mépris. Combien de fois l'ai-je entendu qualifier tel ou tel de ses contemporains de « pitre malfaisant ».

Grand défenseur de l'Algérie française, donc bientôt féroce antigauilliste, il fonde Le Quotidien de Paris, vigoureusement marqué à droite, voire pro-OAS. Gouffre financier, faute de lecteurs. Contraint de fermer boutique au bout de trois ans.

Lorsque Khrouchtchev vient en visite en France après l'attentat manqué contre de Gaulle et l'exécution de son auteur, mon oncle écrit : « Ces deux-là, maintenant, ils peuvent se serrer la main : ils ont tous les deux du sang sur les mains. » Du sang français, bien entendu. Le seul qui compte. Celui des insurgés, des basanés (mon copain Ould Aoudia par exemple, dont je reparlerai) : pipi de chat.

La dernière fois que j'aie vu mon oncle Robert, c'était l'époque de la destitution de Nixon, il a superbement confirmé l'image que j'avais de lui. « Moi, à sa place, je ne les aurais jamais données, les cassettes. » - Ö vertigineuse connivence des Grands Cloportes ! J'ai manqué là, faute de réflexe, l'occasion de lui faire un petit cours tiré de Sartre. Ce n'est pas le dévouement de chacun à la personne du chef qui fonde le pouvoir. Mais quand ta secrétaire se serait aperçue que même ton chauffeur ne croyait plus en toi, et réciproquement, et la standardiste, et tes propres collaborateurs, etc., tu aurais bien été obligé de les livrer, tes cassettes ! Ce qui est arrivé à Nixon.

Chacun des sujets est médiateur de la fidélité de l'autre. Le pouvoir est un tricot, qui peut se défaire en quelques jours, de maille en maille. - Mon oncle aurait rigolé : un capitaine d'industrie ne dépend pas du suffrage universel. La preuve par le fric. Critère suprêmement impartial, pas vrai ?

Le dernier mot de ses mémoires imprimé pour les siens, peu après la sortie de la DS 19, s'enchant : « Je crois bien avoir réalisé la voiture de mes rêves ». - Fallait-il tant d'orgueil pour consacrer sa vie à une patinette aérodynamique ?

Dans l'une de ses lettres, il avait écrit « Quiconque dit du mal de ses parents me paraît un monstre. » Ça tombe bien : dès mon adolescence, je considérais cet oncle-là comme mon « ennemi public N°1 ». (Si les fils, de génération en génération, ne s'étaient jamais opposés à leurs parents, le droit seigneurial serait toujours en vigueur, on en serait encore à l'âge de pierre, il n'y aurait pas eu d'histoire. Vive « les monstres ».)

Quinze partout. La modernité par la multiplication des machines, le nationalisme impérial, la haine du dirigisme, l'ultra-libéralisme à l'américaine, contre la déliquescence démocratique, internationaliste et altermondialiste avant la lettre. « Je vous laisse dans de beaux draps ! » On devine dans quelle case de l'hagiographie familiale mon invraisemblable anticolonialisme m'a rangé... Mais en relisant le cahier de moleskine noire, je m'avise qu'il y a un blanc dans le récit.

On ne lit jamais les classiques avec assez d'attention. On aurait dû s'apercevoir depuis longtemps que le véritable responsable de la mort de Roméo et Juliette n'est pas la rivalité entre Montaigu et Capulet, mais bien la désinvolture de Frère Laurent, qui machine le pseudo-empoisonnement de Juliette, sans prendre la peine de monter la garde devant le cimetière où elle repose pour prévenir à temps Roméo à son retour d'exil. Acte manqué, pour le moins, sinon meurtre inconscient. Le moine n'était-il pas secrètement amoureux de Roméo ?

- Autre exemple, le texte de Sophocle est assez clair : Œdipe n'est nullement parricide, comme l'insinue Freud : il a seulement cassé la gueule à un vieux con (Laios) qui lui refusait la priorité à un carrefour. C'est évidemment Jocaste la véritable salope de l'histoire : en voyant débarquer à Thèbes ce beau jeune homme clopinant d'une bizarre entaille au pied - bête s'étant tirée de son piège, reconnaissable entre mille à la dissymétrie de ses empreintes, comme l'ours de Faulkner -, elle n'a pu ignorer longtemps que c'était justement là l'enfant qu'elle avait cru escamoter quelques vingt ans plus tôt. Quand on partage la même couche, on ne peut dissimuler une pareille cicatrice !

Contrairement au plus célèbre lieu commun de la psychanalyse, ce n'est donc pas le fils qui tue son père pour baiser sa mère, mais bien la mère, et elle seule, qui choisit délibérément, tant qu'à faire dans l'infamie, de s'envoyer le fils qu'elle avait tenté de donner en pâture aux chiens sauvages, et qui n'en a été sauvé que par la compassion du berger auquel elle avait confié l'abjecte besogne.

Où veux-je en venir ? Dame ! Au remariage paradoxal de Madeleine-Josèphe. Ne dites pas : c'est normal. Cherchez l'insolite. Trop beau pour être limpide, ce coup de baguette magique qui fait soudain changer d'orbite la destinée familiale. Le généalogiste l'a gobé trop facilement.

La vérité probable, si j'ose reprendre l'enquête deux cent vingt ans plus tard, c'est que ma trop belle ancêtre connaissait déjà assez bien ce séduisant prof de maths en cheville avec l'aristocratie. La mort du cocu - ou menacé de le devenir - serait alors, sinon un suicide déguisé en accident du travail, du moins le rebond d'un méchant coup de cafard. Je n'imagine pas une vigneronne, accoutumée à fouler pieds nus dans la cuve le raisin sitôt vendangé, se faire remarquer d'un clin d'œil par un érudit passant à cheval, les bottes vernies immaculées. La beauté, ça se prépare, ça se cultive. Une veuve en charge de trois fils ne se pavane pas dans les festivités d'Argenteuil ou de Clichy...

J'incline à penser que cette ancêtre-là n'eut pas une vie aussi immaculée que son futur historiographe, son dix fois arrière-petit-fils, semble candidement l'imaginer.

Mais peut-être ai-je tort. Je lis cette rencontre avec mes yeux du XXI^e siècle. Le rapport inverse n'est pas moins vraisemblable. À l'époque, les travailleurs de la terre n'étaient pas les déclassés d'aujourd'hui, et les intellectuels ne tenaient pas encore le haut du pavé. On peut imaginer au contraire le petit prof récemment débarqué de province, quinquagénaire (veuf ou célibataire ?), trainant ses bottes dans la boue, rien dans les poches, tout dans la tête, louchant au sortir de la messe devant la belle d'Argenteuil dont les atours « ne manquaient pas de luxe et d'élégance ». Il se jure de la conquérir, pour son chien bien sûr, et peut-être pour son fric !

L'éducation des trois galopins offre un prétexte rêvé : ils ont 5 à 9 ans quand leur tombe du ciel ce mirobolant M. Laurent. En somme, la situation de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir* ! Magdeleine-Josèphe a bien l'âge de Mme de Rênal. Sauf qu'ici, le précepteur est deux ou trois fois plus vieux que Julien Sorel. Il ne séduit pas la maîtresse de maison par son ardeur juvénile comme chez Stendhal, mais par le prestige de son savoir.

Car il l'a bel et bien séduite, je n'en démordrai pas. Je me refuse à imaginer un mariage blanc, par pur intérêt pédagogique. On n'était pas encore si bourgeois au siècle des Lumières. Je n'irai certes pas jusqu'à insinuer que l'amoureux de Madeleine-Josèphe a souhaité ce dénouement tragique dans l'escalier de la cave. Disons seulement, sans rire, que voilà un tonneau qui est drôlement bien tombé ! - D'ailleurs mon père cite le témoignage des enfants devenus adultes, passée la tourmente napoléonienne, débordant de reconnaissance et d'affection envers « l'homme respectable qui guida notre jeunesse ». —

Pourquoi cet adjectif ? sinon pour prévenir un soupçon... Remontant obstinément le fleuve de ma genèse, c'est la continuité du désir qui m'intéresse : celui de ma mère, celui de Magdeleine-Josèphe, celui de Christine David, celui des Gaulois envahis par les Visigoths, les Ostrogoths et les Romains, celui des Cro-Magnon et des Néandertaliens..., certain de n'être moi-même jamais qu'une transition, comme tout un chacun : il n'y a pas d'individu, mais un seul flux, cosmique, biologique, culturel et amoureux, une seule corde vibrante indéfinie dont chaque personne particulière n'est qu'un nœud pour faire l'essai fugitif d'un être humain, toujours à recommencer. Il n'y a qu'une seule histoire d'amour sur des millions d'années, puisque le désir sexuel adulte s'inspire du rapport archaïque oublié avec la mère, qui elle-même...

Alors que mon père, de mairies en paroisses, ne piste que les origines de SON NOM, comme le lignage d'un titre de noblesse.

Encore une louche de confiture édifiante ? On sait que les mythes d'origine recouvrent toujours des impératifs moraux, qu'il s'agisse des poèmes zoomorphes des tribus de la forêt amazonienne amoureusement recueillis par Lévi- Strauss. Ou de l'exclusion d'Adam et Ève du Paradis terrestre pour le vol d'une pomme.

Dans l'esprit de mon papa généalogiste, la moralité se résumait en le fameux Enrichissez-vous ! Il le précise en prologue : « Pour aboutir à ces enfants qui jouent autour de moi (petites têtes blondes qui ne s'en soucient guère encore), pour constituer, maintenir et développer leur patrimoine matériel et moral, il a fallu le travail obstiné, patient, souvent difficile de génération en génération successives ; au total, une somme immense d'efforts. » - la mention des pervers collatéraux n'étant consignée là qu'à titre d'exception confirmant la règle, exception dûment sanctionnée.

On voit que ces austères commandements ne laissent guère de place à la « chasse au bonheur » chère à Stendhal et à Giono.

La seule chasse au bonheur estampillée chez les Puiseux et les Michelin consistait à reproduire chaque mois de juillet, en France, en Italie ou en Suisse, la pratique de l'alpinisme sans guide inaugurée par mon arrière-grand-père, à une époque où nul en France ne se hasardait au-dessus de deux mille mètres : du plaisir esthétique dans la contemplation du paysage, sans doute, mais seulement en récompense d'un long et difficile effort. (Du sommet. On voit soudain ce qu'il y a de l'autre côté. Quoi ? Ben, la même chose, mais éclairé autrement.)

Héroïsme élitiste, sportif et vertical, vaguement nietzschéen (« les montagnards, les montagnards sont là ! »), fondateur d'une sorte d'aristocratie. De là-haut, on peut sans vergogne pisser sur « les gogos », les habitants des vallées, qui n'ont jamais eu la curiosité d'aller y voir. Pour eux, le soleil se couche à cinq heures au solstice d'été. « Au-dessus de 3000 m, C'est la zone du pet franc ! » rigole l'un de mes cousins Michelin.

Ainsi, dès l'âge de 7 ou 8 ans, on me réveillait à 4 h du matin pour chausser d'énormes souliers à clous (au retour, je découvrais en ôtant mes chaussettes des ampoules en proportion. Parfois, la peau venait avec), et grimper par des sentiers de plus en plus étroits jusqu'au pied du glacier où l'aube commençait à poindre. Je demandais à ma cousine Juliette, que je suivais pas à pas, l'empreinte de mes godasses dans celle des siennes (d'où mon surnom : Roméo) : « Ça t'amuse, toi, l'alpinisme ? »

Le mot faisait bidonner les grands. J'étais bien parti pour devenir le mouton noir de ma génération.

Donc Jean-Louis Puiseux (1755-1790) engendra Louis Victor (1783-1851), qui engendra Victor Alexandre (1820-1883), le génie, l'éléphant sacré de la lignée - j'y reviendrai - qui engendra, au 88 rue d'Assas, Pierre-Henri (1855-1928), l'astronome, qui engendra mon père (1887-1980), Marie Léon Victor.

Cette parodie supersonique de la Genèse d'avant le Déluge (chapitre 5) n'avait pour objet, on s'en doute, que d'introduire mon apparition sur terre.

Marié tard pour cause de Première guerre mondiale, mon père, toujours économe, ne voulait que quatre enfants, au contraire de ses jeunes sœurs, richement mariées avant-guerre, où le multiplicateur de progéniture frisait allégrement la dizaine, à la canadienne.

C'est ma mère qui a insisté pour en avoir un cinquième, il nous l'a dit au moins deux fois devant elle, que ce souvenir faisait malicieusement sourire. S'agissait-il de canaliser vertueusement la lubricité de son époux, lui épargnant l'usage coupable du préservatif ?

J'incline aussi à supposer qu'à l'expérience, Marguerite avait fini par trouver dans la grossesse et surtout dans l'accouchement une jouissance qui compensait merveilleusement la corvée stéréotypée du coït.

Quoi qu'il en soit, elle y revint encore deux fois, me donnant l'une après l'autre deux jeunes sœurs, avant que mon père décide de s'en tenir là, angoissé par l'accession au pouvoir d'Hitler et, bientôt, en France même, par la montée du Front populaire.

C'est ainsi qu'à jamais nous restâmes sept, pareils aux sujets d'une frise sculptée dans le marbre. Sept comme les merveilles du monde, sept comme les péchés capitaux. Chacun dans sa bulle.

Une fois où la bonne, ayant servi tous les autres sauf moi, s'en retournait à la cuisine avec le plat, au lieu de protester en riant, j'ai fondu en larmes sans un mot, à l'amusement des grands.

À dix ans, je me doutais que plus tard, je n'aurai à compter que sur moi-même.

Pour me laver, m'habiller, maman n'ose guère me toucher, C'est le plus ancien souvenir que je garde de ma première enfance. Comme si le contact de ma peau lui faisait passer un courant électrique dans les mains. Jamais elle ne me caresse, et si elle m'embrasse, c'est le moutch-moutch rapide qu'on fait à une grand-mère. Dans mon berceau, j'attends interminablement le biberon. Je n'en peux plus.

Je sens qu'approche le moment où, à force d'attendre, je n'aurai même plus envie. Une très fine aiguille me perce en lisant Rilke : Le cœur éprouvé est plus riche en souffrance, mais Au-delà d'un certain point, le cœur éprouvé ne guérit plus.

Ma sœur aînée n'est pas si puritaine, tout au contraire, comme on le verra. La plage de la Nartelle, au bout de laquelle mon grand-père maternel (Tavernier, l'ingénieur des ponts et chaussées) a fait construire la première maison dans le tournant de la Pointe des Sardinaux près de Sainte-Maxime, elle aime bien me prendre à cheval sur sa cuisse nue ou sur son dos, mais quand elle devine (quand elle voit ?) l'effet que ça me fait, quand je lui demande avec un peu trop d'âpreté de reprendre le jeu de l'an dernier, elle se dérobe une fois pour toutes. Elle a l'âge de découvrir que pour jouer avec, il y a sur la plage des garçons autrement intéressants que ce morpion précocement vicieux.

Je pisse au lit jusqu'à six ou sept ans, sans deviner que c'est mon corps qui se venge. Maman peut bien me promener au Luxembourg avec mes couches souillées sur la tête en guise de couvre-chef, cette thérapie par la honte ne donne rien. Bref, je me suis longtemps cru inconsolable.

C'est l'écriture qui m'a sauvé. Bien avant de découvrir ce qui m'opposerait à lui le reste de ma vie, avant-guerre, notre père nous réunissait souvent après dîner pour nous lire, d'une voix inoubliable - il tenait la chose de son père, l'astronome - Racine (Et moi, triste rebut de la nature entière...), Hugo (L'œil était dans la tombe et regardait Cain. - Oh papa, recommence !), Baudelaire (C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes, / Les vagues, les splendeurs.... - Là, où donc ?), Rimbaud : (Mon âme éternelle / Observe ton vœu / Malgré la nuit seule / Et le jour en feu...- Le vœu de qui ?), Lautréamont : (Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent... - C'est moi, ça.), Apollinaire : (Que tombent ces vagues de brique / Si tu ne fus pas bien aimée...- Je l'ai dit à combien, déjà ?), Valéry : (Ô bêtes blanches et béates ! / Sitôt pétris, sitôt soufflés, / Maître serpent les a sifflées, / Les beaux enfants que vous créez... - Bien envoyé, ça !), Mallarmé : (... Calme bloc ici-bas, chu d'un

désastre obscur... - Ce bloc de basalte obscur, je m'y suis heurté cent fois, ici-même, dans la maison !) (Tiens, le voilà donc, ce « secret central indicible bloquant tout échange » que j'ai évoqué plus haut.

Quant au désastre obscur, c'est évidemment, pour Stéphane Mallarmé, la mort prématurée de sa mère - il avait six ans -, qui hante toute son œuvre, comme pour Blaise Pascal écrivant : « Le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là », comme pour Marguerite Tavernier affichant le Suaire de Turin pour n'oublier jamais la mort d'Antoine. Il n'est pas jusqu'au vers final du sonnet, le plus célèbre de Mallarmé : « ... montre à jamais sa borne / Au noir vol du blasphème épars dans le futur. » qui ne fasse écho, pour l'ancrer au plus profond de ma mémoire inconsciente, à l'outrage de la grand-mère !)

Lui qui détestait pourtant la musique (« Ce truc pour vous agacer les nerfs »), il savait si bien poser son souffle et moduler son élocution pour suivre le rythme de la langue qu'aujourd'hui encore, devant mon ordinateur, je ne puis écrire une phrase sans la prononcer d'abord intérieurement. Dans mon histoire comme dans celle de l'humanité, la poésie a été dite, écoutée, avant d'être lue.

Bien des tournures qui me viennent spontanément suscitent des échos parmi les dizaines de milliers de vers que j'ai gardés en mémoire de cette époque, intacts. Si vif me fut ce bonheur dans l'abandon solitaire de l'enfance qu'à dix ans, je savais déjà que je n'aurais de cesse que d'écrire à mon tour un livre.

III-YGA

J'ai onze ans. En septembre, on passe la fin des vacances dans la maison que mon père a fait construire à la crête de la pointe des Sardinaux, sur le terrain dont maman a hérité. Je suis assis sur la balustrade dominant le dernier lacet de l'avenue d'accès.

Je vois mon frère, le futur alpiniste, monter les derniers mètres, poussant son vélo à la main, essoufflé. Il lève la tête, m'aperçoit « Ça y est, la guerre est déclarée. » On est le 2 septembre 1939.

Je ne moufte pas, mais je glousse intérieurement : « Chic, il va y avoir du spectacle ! » J'imagine - ou l'ai-je vu plus tard en rêve ? - une immense bataille navale et aérienne au-dessus du golfe de Saint-Tropez, avec des geysers d'explosions, de flammes et de fumées occupant tout l'espace visible du ciel à la mer, comme au cinéma. Que dalle. Rue d'Assas, rien n'a changé, sauf que papa n'est plus là. Pour aller à l'école - cinq minutes en écornant le coin du Luxembourg, deux minutes en courant -, j'ai plus vite fait de passer mon short de foot : un élastique plutôt qu'une ceinture.

Les copains ne tardent pas à repérer mon accoutrement pour se foutre de moi « Tirer - la culotte - à Puisseux ! (Bis) » avec la scansion qu'on emploie pour marteler un slogan politique dans une manif, facilitant sa reprise en chœur. Il ne s'agit d'ailleurs pas de me déculotter en tirant vers le bas, mais seulement de faire claquer l'élastique sur ma taille, pour me rabattre le caquet. Je m'échappe prestement.

Papa revient à la fin du printemps, défait. Il va désormais en vélo à son bureau.

La Onze ne quitte plus le garage. Finies, les lectures poétiques après dîner. Des écriteaux en lettres gothiques, noir sur blanc, apparaissent à tous les carrefours de la ville. Des escouades en uniformes verts passent périodiquement dans les rues en chantant au pas cadencé des chansons sentimentales. La Seine charrie de gros blocs de glace. Certains matins d'hiver, je trouve l'eau congelée dans mon verre sur la table de nuit. Les adultes baissent soudain la voix quand on entre à l'improviste dans le salon. Parfois, ils parlent bizarrement de Juifs qui seraient disparus.

Un soir en rentrant tard, j'entrevois dans un recoin sombre notre bonne se faire embrasser par un soldat allemand. Une autre fois, dans une petite rue, je croise, mine de rien, une jolie fille portant l'étoile jaune au bras de mon frère - le messager de la déclaration de guerre.

La guerre-spectacle, on ne la voit qu'aux actualités du cinéma. Les bombes qui tombent de la soute d'un avion, les canons en batterie alignés comme à l'exercice pour émettre leurs flashes boum-boum, le survol à basse altitude d'une ville dont il ne reste que quelques pans de mur, c'est pareil sur un front ou sur l'autre, mais je ne m'en lasse pas. C'est toujours de l'autre côté de l'écran que ça se passe. Il faudra attendre la dernière année pour entrevoir quelques instants la guerre en vrai, à Paris.

Une batterie de DCA a été installée sur le toit du 102 rue d'Assas. Un soir, ça cogne dur. Un autre soir, revenant d'un concert au palais de Chaillot avec un abbé de l'École qui s'est mis en tête de faire mon éducation musicale, on voit un avion en difficulté dans le ciel, on entend les éclats d'obus qui retombent en pluie sur le trottoir. Il vaut mieux se mettre à l'abri dans le porche d'un immeuble. Entre temps, je me suis rangé.

Un autre curé, celui qui dirige la Division des quatrièmes, bien connu pour sa sévérité, s'étonne : « Vous avez pris un bain Puiseux ? D'habitude vous avez le cou crasseux... » C'est que je suis amoureux.

Pour une fois, dans la minute quotidienne passée devant le miroir au-dessus du lavabo pour un coup de peigne, j'ai pris le temps de me passer un gant de toilette sous le col de chemise. Je me mets à écrire des sonnets pour lui. Les mots à la place des choses. Comme chez Hérédia, c'est le dernier vers qui compte : ... Joindre ma bouche pâle à tes lèvres vermeilles. Pour aller de Bossuet - Externat de lycéens - au lycée Louis le grand.

On traverse le Luxembourg en rang par deux sur une ligne parallèle à celle des barbelés que les Boches ont posés pour occuper le Sénat. Je marche toujours au côté de mon élu de l'année.

La plénitude ourlée de sa bouche, je ne devais la retrouver que bien des années plus tard, chez Kim Basinger. Futur avocat international, pourtant pas bégueule (« Et leurs couilles, qu'est-ce qu'ils en font, les curés de l'École ? »), il me rembarre froidement après avoir reçu mon poème : « Ce n'est pas naturel. » Combien d'années avant d'admettre au contraire comme c'est banal ? Honteuse époque où je suis né, qui cloue l'homosexuel au pilori des créatures abominables au même titre que le Juif et le Tsigane, - infâme époque, en vérité, qui aura pulvérisé tous les records de barbarie de l'histoire antérieure !

En grandissant, je prends résolument le chemin de la vertu. Je trouve chez les scouts la chaleur que je ne trouve pas à la maison. Les dimanches après-midi, au lieu de rester tout seul à genoux devant la fenêtre du salon à reluquer à la jumelle les jolies étudiantes en blouse blanche qui déambulent dans les allées de l'École de pharmacie pour déchiffrer les pancartes des plantes, -au lieu d'aller chaparder sa plus jolie cravate dans le placard de mon frère aîné, que j'oublierai de remettre en place pour aller dîner, ce qui me vaudra une claque devant tout le monde en arrivant à table (mon frère a remis aussitôt son bien dans sa poche, tous deux sérieux comme le juge et l'assassin, mais rigolade alentour) - ou bien, quand les parents sont partis je ne sais où, au lieu de se faire une grande bataille à coups de journaux roulés au papier collant dans le sens de la longueur jusqu'à ce que le tapis du hall soit jonché de déchiquetages de L'action Française, papa s'en fiche, il les a déjà lus, - aux scouts, au moins, le dimanche, ou, mieux encore, pendant les camps de Pâques ou des grandes vacances, j'ai de quoi dépenser ma vitalité. On chante en chœur assis autour du feu de camp Aux marches du palais (bis) / Y a-z-une tant belle fille, lon là / qu'avait tant d'amoureux / qu'elle savait pas l'quel prendre, lon là (bis)... On joue à la bataille à travers la forêt, on cache des messages, des signes de piste, on délivre une princesse prisonnière (choisi par le Chef comme le plus joli d'entre les plus jeunes, immanquablement celui dont j'étais amoureux cette année-là - bien plus tard, j'ai croisé dans le bus ce chef de troupe. Il

occupait une haute fonction ecclésiastique à Paris, bridant ainsi son homosexualité latente), on apprend à allumer le feu sous la pluie, on mange surtout des fayots pas assez cuits, qui sonnent encore comme des billes quand on les verse dans les assiettes en fer, on dort à six ou sept sous la tente...

Je découvre avec amusement que les autres courent moins vite que moi. Bien commode pour braver les plus costauds : je leur file entre les doigts avant les représailles ! - Ça me deviendra une technique habituelle.

A quinze ans, trop vieux pour les scouts, je me convertis à la course de demi-fond. Le dimanche, sur les stades, régulièrement, je les bats tous, les doigts dans le nez. J'ai manqué d'une tête le championnat de France cadet du 1000 mètres.

Après diner, maintenant que la famille n'est plus assez nombreuse pour les lectures poétiques - ma sœur aînée a décroché son externat de médecine, elle est toujours de service à l'hôpital, mes deux premiers frères sont à la guerre, ayant passé l'un après l'autre en fraude en Espagne pour échapper au STO -, je fais le grand tour des cinémas : Boul'Mich', Sébasto, grands boulevards, Champs Elysées, retour par Saint-Germain des Prés.

Quand une pute de Montparnasse m'interpelle, je bondis en arrière.

En vacances dans le Jura chez Bonne Maman (la veuve de l'astronome), on apprend par la radio la libération de Paris. Je cours accrocher un drapeau français à la pointe du grand wellingtonia. Les maquisards qui tiennent le plateau dominant le village me font dire de l'ôter, de peur que ça attire les Boches.

Je suis tombé raide dingue, comme par hasard, de la plus fanatiquement puritaine de mes nombreuses cousines. Garçonnière comme ses huit frères aînés (dont deux moines), mais diaboliquement désirable à quatorze ans, dans les nouvelles rondeurs de sa robe, recto verso. Tout juste pubère, j'éprouve la pure convoitise prédatrice comme une haine quasi-criminelle.

J'essaye bien de mater mon corps avec l'héroïsme spartiate (je devrais dire : la connerie) appris aux scouts. Tous les matins aux aurores, je plonge dans le grand bassin aux poissons rouges, jusqu'au début octobre, après les vendanges. Dix brasses aller et retour dans l'eau que glace peu à peu le vent d'Europe centrale. J'y récolte une bronchite carabinée.

De retour à Paris, dans l'évier en émail de la cuisine, mon souffle grésille, je me délivre d'un superbe crachat rouge épais. J'ai beau n'en rien dire à personne, le contrôle médical de Louis le grand pour l'entrée en Khâgne ne me rate pas.

Ma ténacité inconsciente dans l'autodestruction atteint son but : « Nombreux nodules suspects au sommet des deux poumons. Repos prolongé en altitude. » Sois béni, ô bacille de Khoch ! Sois béni, BK, invisible rongeur clandestin, toi qui t'attaquais de préférence aux poumons des pauvres, des adolescents, des dames aux camélias, des rescapés du tiers monde ! Dans ta longue carrière meurtrière, un peu avant que la streptomycine ne te fasse reculer, tu auras tué dans la fleur de l'âge davantage de malheureux que les deux guerres mondiales, mais tu auras au moins fait une œuvre pie moi, le fils de bonne famille, le privilégié sinon par la fortune (de toute la guerre, je n'ai jamais eu de manteau), du moins par la culture, tu m'auras sorti, presque intact, de l'ignorance et du mépris envers les pauvres et les colonisés. Sans toi, je serais probablement devenu un normalien potable (trimballant les préjugés de ma classe ?) J'aurais fait carrière dans quelque job lié à l'écriture et au baratin. En maison de repos dans les Alpes, je dévore la nouvelle littérature américaine.

Un condisciple plus âgé (à qui ma mère, incorrigible gaffeuse, a demandé s'il ne voudrait pas épouser l'une de mes jeunes sœurs !) m'envoie Hemingway, Steinbeck, Dos Passos, Thomas Wolfe, Caldwell...

Ce qui ne m'empêche pas d'exhiber ma vélocité à la course à mes compagnons d'infortune, quitte à cacher la nouvelle hémoptysie ainsi déclenchée. Perspicace, mon fournisseur de livres m'écrit : « On a l'impression que tu te désintéresses activement de la chose. »

De fait, en deux fois deux ans de réclusion, malgré les nombreuses taches visibles sur mes radios pulmonaires, pas un instant je ne me suis senti en danger, jamais je n'ai douté que je fusse indestructible.

À présent qu'il leur vient du poil au menton, les garçons de mon âge ont parfaitement cessé de m'intéresser. (J'ai ceci de commun avec Lautréamont !) En sana de luxe à proximité de Clermont-Ferrand, je tombe amoureux, cette fois, de la plus inaccessible des belles filles de l'aristocratie française. Une grande bouche sublime. L'ayant retrouvée cinquante ans plus tard, elle m'avouera tendrement : « Il ne fallait pas me demander en mariage. Il fallait m'embrasser... Mais non, je n'aurais pas sonné l'infirmière ! Vous savez, si je vous ai un peu tenu à distance, c'est que je ne croyais pas survivre. Je ne voulais pas vous laisser une agonisante sur les bras... »

Pensionnaire privilégiée, à cause peut-être de son nom à particule, elle disposait de la plus belle chambre du château converti en maison de repos. Si elle n'affabule pas avec le recul, quelle ravissante façon de perdre notre virginité l'un par l'autre j'ai laissé passer là ! J'en sors à moitié guéri, encore contagieux, mais toujours puceau.

Pour les grandes vacances 1947, les sœurs de mon père ne veulent pas de moi dans le magnifique parc jurassien de Bonne Maman. Ma mère négocie un compromis. Je logerai à l'hôtel dans un village voisin. Elle me tiendra compagnie. Les cousines pourront venir me voir, à leurs risques et périls. C'est là que se situe l'épisode consternant auquel j'ai déjà fait allusion. Me voyant ainsi en quarantaine, vulnérable, et peut-être condamné à terme, ma mère me prend en pitié, se rappelle ses propres affres d'adolescente, s'essaye à quelques confidences. - J'aurais pu l'écouter, compatir : « Ton fiancé, comment s'appelait-il ? Comment vous étiez-vous connus ?...

Pauvre maman. Ça a dû être terrible pour toi... Parle-moi de lui. », les banalités consolatrices et pudiques qu'un fils peut dire à sa mère, trente ans après l'évènement. Je ne me pardonne toujours pas de lui avoir refusé, si encombré que j'étais de moi-même, une faveur si simple. Au lieu de quoi, je l'ai presque insultée : « C'est tellement bête, ce que tu dis. » - Petit con macho, digne fils de son père.

De retour à la vie civile, je hante deux fois par jour les salles obscures. Je peux traverser tout Paris pour revoir encore une fois Gilda, mon film absolu. Je passe paresseusement mes deux premières années de droit et science éco.

Un copain de fac et de misère me fait connaître Yga.

Yga, je n'ai pas osé l'embrasser pour de vrai. Rien qu'un bisou sur la joue, non prémédité, dans la tiédeur d'un soir d'été, accoudés que nous étions avec les autres à la balustrade de la terrasse de Saint-Germain dominant Paris. Pur réflexe innocent, suscité par le rayonnement de sa blondeur adolescente, de son large bras, pareil à un grand lingot d'or rose culminant sur le grandiose hémisphère de l'épaule nue. Je vois encore la plénitude de sa chair, non pas plantureuse et cellulitique comme celle des Vénus de Rubens, mais compacte comme celle des géantes de Picasso ou des bronzes de Maillol. Elle n'avait nullement protesté. Un léger sourire de contentement, m'a-t-il semblé. Elle n'a cependant pas tourné la tête vers moi, par pudeur envers la petite bande. Pas le moment de m'offrir sa bouche. Il m'aurait

suffi, ce soir inaugural, de la prendre par la main, de lui souffler à l'oreille : « Venez voir par ici, vite, j'ai quelque chose à vous montrer... »

Elle était sportive, rapide, rieuse, on aurait facilement semé les autres sous la futaie, dans le noir profond, les ramures à peine éclairées par les lumières de la ville à nos pieds. Sous prétexte de nous cacher, je l'aurais doucement plaquée contre un arbre, toute essoufflée : « Qu'est-ce que vous voulez me... ? », je l'aurais vraiment embrassée, montant mon genou entre ses cuisses pour l'immobiliser, éprouvant la fermeté de ses seins à travers sa robe légère, la forçant doucement à ouvrir les lèvres, à desserrer les dents, à recevoir ma langue à l'intérieur de sa bouche, à jouer langue à langue comme j'ai appris à le faire un peu plus tard avec une autre. Je devinais l'effet foudroyant d'une telle exploration sur une jeune fille à qui pareille intrusion arrive pour la première fois : « Tout à coup, je me suis mise à aimer ça... » (Quand on a été embrassée par Burt Lancaster, dira Rhonda Fleming, on a été embrassée !) Il m'aurait alors suffi de suivre le parcours du combattant : rendez-vous, fleurs, lettres enflammées, cinéma (délicieux, le pelotage et les baisers dans une salle à moitié vide, sous le papillotement d'un film inspirant) pour en arriver au bout de quelques semaines, quelques mois tout au plus, au moment où elle m'aurait découvert sans défense, à sa merci, dans la pénombre d'un nid propice à la consommation suprême. Elle se serait délicatement jetée sur moi comme une volée d'oiseaux elle m'aurait enveloppée dans ses deux immenses ailes de raie, elle m'aurait implacablement resserré tout autour du corps ses anneaux d'anaconda, elle m'aurait enclos entre les colonnes fabuleuses de ses bras, elle m'aurait lentement chevauché entre ses genoux, souveraine, trouvant ma hampe à jouir sans tâtonnement, sans l'aide d'une main, pour me prendre en elle par glissement d'une lenteur exquise, quasi-végétale, jusqu'à la garde dans sa profondeur de mousse et d'algues. Dans l'infime lumière rose et dorée de la première aurore, j'aurais regardé de tous mes yeux son visage, contre tout espoir de le graver dans ma mémoire en voie de disparition imminente, Eurydice devenant de plus en plus invisible à mesure que montait son plaisir, non pas en exécution du décret des dieux interdisant de la regarder, mais de peur que l'éclat même de son insoutenable beauté, la contemplation de sa face renversée dont je n'aurais plus distingué que l'approche de l'extase, la bouche grande ouverte, n'anéantisse Orphée lui-même.

Nous serions ainsi restés confondus, cramponnés au bord de l'abîme, moi la retenant par les hanches, lui interdisant le moindre mouvement qui aurait sans faute déclenché non pas une jouissance du feu de Dieu comme l'escompte quelque vain lecteur émoustillé, mais une sorte invraisemblable de métempyscose, un tour de passe-passe moins canonique et moins chaste que l'Immaculée Incarnation : concentré en ma propre semence, je me serais magiquement laissé engloutir dans son immensité grandissante pour reprendre à l'intérieur de sa matrice, abîme de toutes les merveilles, la place immémoriale de mon paradis perdu vingt-quatre ans plus tôt. Un drôle de rentre-dedans, si j'ose dire, en violation de la première loi de la nature l'irréversibilité : jamais mammifère n'engendre un dinosaure.

Yga, la dernière et la plus magnifique d'une longue série d'occasions manquées avant que je ne me passe la corde au cou.

Yga dont je n'ai pas même osé demander le nom de famille, me contentant de la rencontrer avec la petite bande, par exemple en pique-nique au bord de la Marne, ainsi protégé d'un tête-à-tête auquel je n'aurais peut-être pas su résister, tant ses larges bras nus resplendissaient au soleil.

Pourquoi tant d'appréhension ? Pourquoi cette adolescence glacée en acte et brûlante en imagination ? J'en ai longtemps imputé la faute au puritanisme de mon éducation. En classe de seconde, l'abbé qui faisait notre instruction religieuse, impeccablement sanglé dans le saint étui de sa soutane en tuyau de poêle, sans un cheveu blond qui dépasse, annonçait bille en tête « En matière de pureté, tous les

péchés sont mortels. » Quarante godelureaux torturés par leur récente puberté, envoyés d'une phrase en enfer. Salauds de curés, qui n'avaient choisi la Vocation que par effroi devant le sexe. J'en sais quelque chose, ayant moi-même failli tomber dans le piège à quatorze ans. Mais à vingt-cinq ans, je soupçonnais déjà la faiblesse de l'imputation. Tous mes contemporains avaient entendu les mêmes conneries, supporté le même carcan, et s'en étaient débarrassés d'une pichenette pour joyeusement se dépuceler. J'ai même une fois retrouvé un préservatif sous mon lit, après avoir prêté à un copain de fac ma chambre accessible par un escalier indépendant, tout au bout du couloir desservant l'enfilade des autres chambres.

Que n'ai-je profité moi-même de cette situation idéale pour la drague ? Mes parents exigeaient qu'on soit à l'heure aux repas, mais ne se souciaient aucunement de nous voir sortir chacun de notre côté la dernière bouchée avalée.

Surtout les garçons. « Dans la sexualité, dans le mariage, les femmes importent, les hommes exportent », disait élégamment mon père. Qu'est-ce qui me retenait ?

Pourquoi ne pouvais-je voir un garçon se retourner dans la rue sur une belle mère pour lui faire part d'un sourire de sa convoitise sans avoir l'impression qu'il l'outrageait ? Pourquoi rêvais-je de forniquer avec une belle statue de bronze comme il y en a sur la balustrade du pont Alexandre III ? Pourquoi ai-je été fasciné par le récit de cette reine morte en Égypte, que veillaient sans trêve deux dignitaires, de peur qu'en tête-à-tête, un gardien n'abusât d'elle ?

Pourquoi ai-je cru jusqu'à 16 ou 17 ans, qu'il faudrait estourbir une fille pour lui faire subir l'infamie de ma concupiscence ? Pourquoi ai-je méconnu si longtemps la possible réciprocité, la contagion du désir ?

Ma cousine mystique, je n'imaginai pour la posséder que de neutraliser ses défenses au moyen de quelque philtre autrement traître que celui de Tristan et Yseult, ou de la ligoter par terre (repérer d'abord l'endroit propice, préparer les cordes...), un soir où nous serions rentrés par les bois.

Une autre cousine qui, au contraire, n'aurait pas demandé mieux que je lui fasse subir les derniers outrages, ne me tentait nullement. Bref, ma constitution amoureuse recelait une énigme.

Bien entendu, j'ai rechuté. Je me suis retrouvé, cette fois, au sanatorium des étudiants de Saint-Hilaire du Touvet, un des hauts lieux de l'intelligentsia française. J'y ai assidûment fréquenté les trois grands acteurs de mon éducation politique, tous trois communistes à l'époque : François Furet, brillant intellectuel qui m'a initié à Marx, plus tard profond analyste de la Révolution française (Le Passé d'une Illusion).

Il m'a nommé en 1977 directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, dont il venait d'être élu président ; Amokrane Ould Aoudia, avec qui je m'engueulais parfois sur le thème : « Le critère décisif d'un révolutionnaire, c'est la fidélité inconditionnelle à l'Union Soviétique ». (Inconditionnelle, tu parles. Ce n'est pas moi qui aurais versé une larme à la mort de Staline, deux ans plus tard.)

L'Algérie devait attendre encore quatre ans sa première insurrection. Guéri, Ould Aoudia ne manqua pas de mettre son diplôme et son talent au service des indépendantistes traduits devant les tribunaux français. Ce qui lui valut d'être dézingué sur le palier de son domicile parisien. On crut (je crus) à un coup de l'OAS.

Trente ans plus tard, la prescription étant acquise, le patron des Services Secrets de l'époque a confessé dans un livre que c'était là son œuvre, expressément commanditée par le Premier ministre, Michel Debré ! - Je sais bien que l'État est par définition détenteur de la violence légitime. Mais sous couleur

d'« État de droit », on envoie des tueurs appointés saigner en catimini les meilleurs défenseurs de la décolonisation.

Gouvernement de malfrats, oui, à l'ombre du Saint-Cyrien de l'Élysée, en voie de béatification laïque. La grandeur plane trop haut pour essuyer sa propre merde. Au cimetière Montparnasse (j'y étais), les flics n'ont été empêchés de refermer les portes derrière le cercueil que par la colère de l'énorme foule, ce qui dissuada le Pouvoir de continuer à éliminer en toute tartufferie les avocats du FLN comme c'était programmé à l'origine. « Je crois qu'on y est allé un peu trop fort, ce coup-ci ».

Aujourd'hui encore, je ne puis entendre Jean-Louis Debré pérorer au perchoir de l'Assemblée Nationale sans songer : « Enfant de salaud, c'est ton père qui a fait assassiner mon copain Ould. » : Nguyen Khac Vièn. Le BK lui avait laissé si peu de poumon que son espérance de vie se comptait en mois. A force de discipline orientale et de passion pour sa patrie, il guérit pourtant assez pour devenir le n°1 clandestin de la communauté vietnamienne en France, se faire expulser vers Hanoi où il fonda un journal en langue française, et une bibliothèque internationale inimaginable dans le dénuement où se trouvait le pays entre l'occupation française et l'intervention américaine (pauvre Harry Kissinger, ignorant que le paysan des rizières, qui se fichait pas mal du communisme, n'en avait pas moins derrière lui plus de mille ans de tradition de lutte contre les invasions mongoles et chinoises.), créa le premier institut psycho-pédiatrique du pays, reçut le Grand Prix de l'Académie française pour sa traduction du Kieu, à la fureur de quelques trompinettes anticomunistes parisiennes qui ont feint pour l'occasion d'ignorer que Vièn avait été, dès 1981, le premier intellectuel vietnamien contestataire.

Il mourut à 83 ans... Mais j'ai déjà raconté ailleurs cette histoire tout au long. J'ai aimé cet homme fin, démun, fragile et léger comme un oiseau, qu'une chiquenaude aurait abattu, mais qui a su, à travers l'une des pires tragédies du XX^e siècle qui n'en fut pas avare, réaliser au service des siens une œuvre de titan. Faire le plus avec le moins, construire Venise ou le Taj Ma Hal avec une pelle, un seau et des bouts de bois : mon ambition suprême.

Pourquoi, de ma part, cet étonnant parti pris, dont je n'ai jamais démordu ? à une époque où la bourgeoisie française ne fantasmaient que la ruée des chars soviétiques à travers le Rhin, « les cosaques amenant boire leurs chevaux dans les bénitiers de Notre- Dame »

Sur les quelques quarante-six cousins germains descendants de Bonne Maman, en moyenne bons réactionnaires, on compte à peine sur les doigts d'une seule main les anti- colonialistes et les gauchistes. Je pourrais répondre, comme Juliette Gréco dans la chanson : « C'était pour embêter son père ».

Et il est vrai que, dès l'adolescence, je me suis construit contre cet homme. Contre sa radinerie névrotique. Contre sa conviction, perpétuellement sous- entendue que les riches méritent leur richesse (« Voyez comme ils sont travailleurs, intelligents et dévoués à leur métier, qu'il s'agisse de fabriquer des pneus, des autos, des locomotives ou des profits bancaires »), et que les pauvres méritent leur pauvreté (« Voyez comme ils sont paresseux, sournois, sales, ivrognes ; voyez comme les bonnes, les cuisinières, sont toutes plus ou moins des voleuses... ») Je me demandais lequel était vraiment l'idiot de la famille quand je l'entendais claironner « que les ouvriers veulent gagner davantage, ça, je comprends. Mais qu'ils veulent travailler moins, ça me dépasse ! » Contre son racisme viscéral (« Entre l'homme et le singe, il y a beaucoup d'intermédiaires. ») Contre son dégoût des animaux primitifs (un jour que je lui ramassai une tortue trouvée sur le chemin : « Quelle sale bête ! ») Contre son dédain envers les femmes (« Cheveux longs et idées courtes », dixit Schopenhauer.) Bref : contre sa sécheresse intérieure, meublée de nébuleuses, d'équations et du prestige de son grand-père...

Qu'Antoine ait été pauvre, je n'en savais absolument rien quand j'ai découvert les enjeux politiques. (Ça ne se choisit pas, ça ne se raisonne pas, ça ne se calcule pas : un beau jour, vers vingt ans, on découvre de quel bord on est, voilà tout.)

En dépit de ma vieille rancune contre ma mère - cette façon qu'elle avait de vivre parmi nous comme un zombie, retranchée dans ses bondieuseries, son « idiotie » envers ses enfants -, je découvre à la racine de mon choix existentiel, ô stupeur, une revanche contre l'injustice qui lui avait été faite dix ans avant ma naissance ! Le fait est que mon premier exposé public devant les deux cent cinquante pensionnaires du sana portait sur *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, qui venait de paraître (« filandreuses idioties » selon mon père).

Prestation qui m'avait valu un beau chahut. Je me sentais - je me sens toujours - descendu sur terre pour venir au secours des âmes en perdition et des peuples opprimés. Mon nom mystique serait Salvatore.

Aujourd'hui que le féminisme a conquis droit de cité, on n'imagine pas la vague de haine qu'a suscité ce premier manifeste. Un interne m'a agrafé à la sortie de mon exposé pour me souffler (pure calomnie) que Beauvoir s'était fait avorter d'« un chiard conçu avec un Nord d'Af ». Dans *Le Figaro*, Mauriac proclama son écœurement devant cet étalage d'obscénités. Moins distingué que dans les cruautés de son bloc-notes de *L'Express*, il écrivit à un collaborateur des *Temps Modernes* : « Je n'ignore plus rien du vagin de votre patronne ».

Albert Camus lui-même, qui annonçait fièrement dans le premier éditorial de *Combat* « une presse virile » (pas pour les midinettes !), et qui sera bientôt reconnu « procureur de la République des belles âmes », mais en privé, fameux macho méditerranéen et cavaleur insatiable, ne fit pas mystère de s'être senti « ridiculisé » en tant que mâle par la parution de *Le Deuxième Sexe*. Le pauvre. « Il m'a quasiment jeté mon livre à la figure » raconta Beauvoir

Et moi qui ne pouvais pas croiser une fille désirable sans que mon cœur se mette à battre la chamade, pourquoi n'ai-je pas tenté la carrière de Don Juan dont je rêvais, et que l'un de mes frères aînés, à la même époque, entamait sans vergogne ? Pourquoi les images, plutôt que les corps réels ? Pourquoi ai-je été tant fasciné par Rita Hayworth, plutôt que par Ava Gardner par exemple, autrement rigolote, ou Silvana Mangano, celle de Riz

Amer, éclatante de vitalité ? Réponse quarante ans plus tard, quand la biographe d'Orson Welles révéla que dès l'âge de dix ou douze ans, Margarita Carmen Dolores Casino alias Rita Hayworth avait dû se soumettre à la lubricité de son partenaire de danse : son propre père. (Aujourd'hui, il aurait été bon pour quinze ans de réclusion criminelle !) Il faut croire que d'emblée, derrière le masque glamour le plus travaillé du monde, j'ai deviné le sceau ineffaçable de l'infamie - la fleur de lys sur l'épaule de *Milady* ! Margarita Casino et Marguerite Tavernier avaient ceci en commun : avant l'âge, elles avaient été de grandes mutilées de l'amour. Jean Harlow me touchait bien moins par sa beauté (bof !) que par sa mort prématurée, à 26 ans.

Bref, sans y rien comprendre, il me fallait que le désir eût de quelque manière un arrière-goût tragique. Preuve décisive, enfin.

L'infailliable intuition de la névrose m'a fait choisir, parmi les dix plus jolies pensionnaires du sana de Saint-Hilaire, une véritable abandonnique. Plus lucide que moi, la plus jeune sœur de mon père (épouse Michelin dès avant-guerre. Elle adorait tirer les vers du nez de ses neveux et nièces) m'avait pourtant bien mis en garde : « Tu ne l'aimes pas, tu as pitié d'elle. » Pauvre de moi : je ne voyais pas la différence ! Je tenais la pitié pour quintessence de l'amour. Elle me repoussait tout en m'attirant à elle. Oui et non

dans la même phrase, dans le même geste. Pendant que je l'embrassais, un ongle pointé contre mon ventre. Elle me mettait sans cesse à l'épreuve de son rejet, pour voir si je continuerai de la baratiner.

Je continuais, et comment ! non pas malgré ses rebuffades, mais à cause d'elles. De naissance, elle avait été allergique au lait : on avait dû la nourrir à l'eau sucrée, en attendant l'âge des compotes et des purées. « Bébé, je n'étais pas viable. » Toujours surplombée par la crainte de la famine. Elle en avait gardé un rapport dévorant avec la nourriture, qu'elle absorbait encore plus vite que moi. Au restaurant, quand on lui servait un plat qui ne lui convenait pas, elle s'en prenait à moi plutôt qu'au serveur.

Quand elle me donnait rendez-vous dans Paris, je la trouvais presque toujours décalée, en retard, ou de l'autre côté du carrefour. « La prochaine fois, on écrira où et quand ! » Les enfants se cachent ainsi pour qu'on les cherche... En vacances, le choix d'un hôtel me faisait infailliblement subir un vrai chemin de croix. C'était toujours trop cher, ou trop sale, ou trop bruyant... En Andorre, à Valencia, à Héraklion, à Sousse, à Istanbul, à San Cristóbal de Las Casas, tomber sur une station où tous les hôtels étaient complets la plongeait dans un abîme d'angoisse « Tu ne vois pas que je vais crever ? », d'où je mettais des heures à l'extraire. Une femme de ménage lui avait volé sa montre (qu'on retrouvait dans les draps). Au bout d'une semaine de voyage, elle ne doutait jamais que je m'étais fait voler de l'argent. À tout passage de douane, que je m'étais fait avoir sur le taux de change....

Bref : une de ces « femmes obscures et noyées », dont Sartre confessa plus tard qu'elles l'avaient toujours attiré (Illich des Chemins de la liberté, la Xavière de L'Invitée). - Mais lui, pas fou, il ne les épousait pas ! Ce n'était plus la mode de se croire obligé d'épouser une fille qu'on avait baisée, mais c'était encore ma mode à moi. Une dette incommensurable. Qui m'avait gravé ce mot d'ordre au fond de l'âme ? - Et puis, soyons justes : elle savait faire de la bonne bouffe, et elle était infiniment plus sociable que moi. Elle m'a beaucoup appris, les premières années. Elle a superbement contribué à civiliser cet ours mal léché - c'est bien le mot - que j'étais. (J'en traîne encore de beaux restes !)

Je n'ai découvert que peu à peu le prix à payer pour cette éducation tardive, En entrant chez nous, près des Gobelins, les invités tombaient sur une grande reproduction de l'une des plus belles Prisons de Piranèse (enchevêtrement d'escaliers souterrains monumentaux vus en contre-plongée, lanternes sourdes suspendues comme des bombes à des chaînes, anneaux scelles aux murs, échelles obliques et galeries à des hauteurs vertigineuses, tour de guet grillagée sous une énorme voûte, pont-levis ne conduisant à rien...) : blason d'appartenance dont le sens originel aurait été perdu, mais non moins éloquent pour qui savait voir - ce n'était pas encore mon cas - que le Suaire de Turin dans la chambre de ma mère. J'en ai assez dit.

On me voit venir, avec mes gros sabots de fils tardivement déclaré le préféré-de-sa-maman. Ma timidité érotique ne venait pas du puritanisme régnant, mais en ligne directe du drame de 1917, par ces innombrables messages secrets qu'un bébé reçoit des mains qui le manipulent et des intonations qu'il perçoit, bien avant d'accéder au langage articulé. Je ne saurais mieux dire qu'Elio Vittorini : « Je suis tombé dans la douleur d'un monde offensé. »

J'y reviendrai, mais je n'ai pas encore vidé mon sac. J'ai d'autres pièces du puzzle à mettre sur la table.

Je me suis naturellement inscrit au Parti Communiste, à l'époque unique force combattant l'intervention coloniale en Indochine. Mais à l'encontre de mes camarades de la cellule, mon véritable maître à penser politique, c'était Sartre. En voilà un qui ne pratiquait pas la langue de bois. Sa jubilation polémique dans Les Temps Modernes, j'en sais encore par cœur les meilleurs passages : « Mais dites-moi, Camus, par quel mystère ne peut-on discuter vos œuvres sans ôter ses raisons de vivre à l'humanité ? Je n'ai pas vu que M. Mauriac, quand on fit au Passage du Malin le succès que vous savez, ait écrit que la critique avait mis la foi catholique en péril. C'est que vous êtes mandaté : vous parlez,

dites-vous « au nom de cette misère qui suscite des milliers d'avocats et jamais un seul frère. » Pour le coup, nous rendons les armes : s'il est vrai que la misère vous soit apparue pour vous dire « Va et parle en mon nom », il ne reste qu'à se taire et à écouter sa voix. [...] Mais vous choisissez vos misérables, et je ne pense pas que vous soyez le frère du journalier qui lutte en Indochine contre Bao Daï et contre les colons [...] Vous savez bien que je n'ai jamais joué ce jeu-là : e n'ai jamais parlé qu'en mon nom. »

Bien avant Soljenitsyne, dès 1951, Les Temps Moderne, avaient dénoncé le Goulag dans un célèbre éditorial. Je n'ignorais rien des infamies de Staline, mais je pensais ne rien y pouvoir alors que la guerre d'Indochine battait son plein, qui se faisait sous notre drapeau, avec notre fric... En vérité, Sartre a été mon véritable père selon l'esprit. Prodigieux boxeur intellectuel, il n'a pas seulement dérouillé Camus, mais Aron, Koestler, Lacan, Cocteau Garaudy, etc. avec la même verve éblouissante. (« Qui n'a pas vu ça, écrira Jean Cau, son secrétaire à l'époque, n'a rien vu. ») J'ai suivi son chemin politique, pris tous ses virages, parfois un an après lui, parfois un an avant. Son anticolonialisme était autrement conséquent que celui du PC. Je n'avais pas encore assez de bouteille pour oser signer le Manifeste des 121 défendant le droit à l'insoumission pour les appelés en Algérie (appelés à tuer et à torturer), mais j'aurais bien voulu.

Bien entendu, le PCF condamnait ce gauchisme. C'est chez Sartre que j'ai appris que l'antisémitisme est l'aristocratie des imbéciles; que le temps n'advient au monde que par la conscience humaine ; que l'histoire de l'homme est une aventure de la nature; que l'accueil visuel, tactile et parlé d'autrui est constitutif de la conscience de soi de chacun; que le groupe en fusion est à la naissance de toute révolution, où chacun est médiateur de la fidélité à la Cause de chacun des autres (Sartre l'illustre à propos de la prise de la Bastille, mais je vais le vivre pas à pas en mai 68), etc. Seule déception pour mon âme paléolithique : entre le Poul soi et l'En soi, où sont-ils passés, les animaux ?

En 722 pages, L'Etre et le Néant n'en parle qu'à titre de figures de rhétorique chez Lautréamont. C'est sans doute que Sartre répugne à reconnaître l'inconscient. - Moi qui ne puis me retenir de saturer mes collages de bestioles au statut métaphysique obscur : iguanes, aras, tigres, cobras, oiseaux aux ailes déployées, poulpes au regard de soie, dinosaures

Je n'ai aucun souvenir de mon mirobolant grand-père, Pierre Puiseux (l'astronome), mort ici-même (à Frontenay, Jura) en septembre 1928, entouré de toute sa famille D'où cette photo commémorative, prise l'été suivant, où il figure au centre, en buste de bronze. Les sœurs Bouvet sont assises au milieu en bas. L'une est sa belle-sœur, qui a épousé un Chantre. Leurs enfants figurent sur la page de gauche. L'autre est sa veuve (« Bonne Maman Puiseux »). Leurs enfants sont rangés vers la droite par ordre de naissance : Marie-Louise, puis Victor (mon père) qui me tient sur ses genoux (J'ai un an et demi). Maman est debout derrière lui. Puis : Madeleine (épouse Corpet), et Robert (futur gérant de Michelin). Puis Guite (épouse Michelin). Enfin Olivier (le « déviant statistique »), qui semble baisser les yeux.

IV PÉROU

Me voilà donc marié en 1954, et guéri, de corps sinon de cœur.

Ma mère, en revanche, dépérit du cancer qu'elle avait contracté pendant la guerre. On avait dû lui ôter un sein. Elle avait dû apprendre à écrire de la main gauche, laborieusement. Entre l'œil et la main, son champ sensori-moteur s'était inversé : elle lisait 7191 où il était écrit 1917. Elle s'en amusait. Depuis cette date, son écriture resta mutilée, comme à l'image de sa vie entière.

Mais je comprends aujourd'hui que dès l'annonce de ce diagnostic, en 1943, elle était, pour ainsi dire, entrée en sérénité. Le poids de son propre péché originel s'était allégé à mesure que l'issue fatale se confirmait. Elle avait vu mourir sa mère - la langue de vipère - en 1936, elle avait vu son mari s'engager

pour la guerre en dépit de son âge et de ses sept enfants, et revenir la queue entre les jambes du catastrophique rembarquement de Dunkerque.

Elle avait vu sa fille aînée manifester un goût immodéré pour l'alcool tout en réussissant vaillamment ses études de médecine, elle avait vu ses deux premiers fils partir tour à tour pour la guerre, mais elle savait désormais, de l'autre côté de toutes les catastrophes imaginables, qu'elle était à présent sauvée, qu'elle avait payé sa dette.

Le jour du repas de mariage sur la Côte d'Azur, elle tenait à peine sur ses jambes, mangeait comme un oiseau, toujours discrète et souriante « Je n'ai pas très faim. » Au retour de notre voyage de noces (la Corse en scooter), je l'ai retrouvée à Paris dans sa chambre, la photo du Suaire de Turin toujours accrochée au mur en face de son lit. Malgré la souffrance - pas de morphine à l'époque -, elle était souveraine comme je ne l'avais jamais vue.

Elle avait autour d'elle ses sept enfants bien debout. Aucun n'était idiot ou bancroche. Aucun n'avait été estropié à la guerre. Sauf la petite dernière, tous étaient à présent mariés, et plusieurs, père ou mère de famille. Déjà une douzaine de petits-enfants. Le mariage avait même apparemment ramené sa fille aînée dans le droit chemin.

Début août 1954, Marguerite est donc enfin chez elle, 102 rue d'Assas. En dépit de son adolescence saccagée, elle a accompli son œuvre sur terre. La citadelle de son intégrité, sans le savoir, elle l'a reconstruite à force de discrétion. Antoine sera content d'elle. Son gendre médecin lui donne un calmant, elle le remercie : « Vous êtes gentil, Jean. Je demanderai pour vous une place à côté de moi au Paradis. »

Elle meurt le lendemain. Elle a attendu mon retour. Je me suis inscrit au Barreau de Paris. Je n'ai pas mis longtemps à comprendre que ce n'était pas un job pour moi, incapable que j'étais de répondre un chiffre à qui me demandait : « Combien vous dois-je ? » Avec une femme fragile sur les bras choisie pour sa fragilité - j'avais par-dessus tout besoin de sécurité D'encadrement. Dans une entreprise publique au moins, on ne peut pas vous foutre dehors.

Par l'intermédiaire d'une filiale, j'intègre l'EDF. Le lieu du monde où je croyais risquer le moins de trouver mon intérêt professionnel en conflit avec mes convictions cachées. Marcel Boiteux m'accueille par un « J'aime votre style. » - Flatteur, va. Je deviens le porte-plume du Service des Études économiques générales, le propagandiste de l'optimum et de la tarification au coût marginal. Pour égayer mes textes, je fais volontiers des graphiques, qui plaisent, comme j'en faisais déjà à l'école pour figurer mes chastes amours successives (bleu pour Henri, vert pour Philippe, rouge pour Christian, etc.) Ici, l'évolution du taux de croissance en fonction du taux d'inflation ressemble au « vol d'une mouche non-euclidienne » qui intriguait un jeune homme dans un tableau surréaliste

Je passe des heures chaque semaine à militer pour l'indépendance de l'Algérie, à rassembler des bonnes volontés pour envoyer des livres à Hanoi (« Tiens, voilà le Nord Vietnam qui débarque », rigole la postière en me voyant entrer mes paquets sous le bras), mais la langue de bois et l'écrasement de l'insurrection de Budapest me dégoûtent du PCF. Avec leur scientificité à la noix, leur productivisme à tout crin, leur mépris de l'écologie (« Les énergies douces, les baleines et les p'tits oiseaux, c'est très joli, mais le développement des forces productives, hein, qu'est-ce que tu en fais ? ») et leur servilité envers l'URSS, ces grandes gueules ont loupé le virage italien. Ni Gramsci, ni Togliatti, ni Berlinguer de ce côté-ci des Alpes. Ils croient détenir le monopole révolutionnaire, ils deviennent aveugles au mouvement social. De même qu'en novembre 54, un éditorial de l'Huma traite de « fasciste » la naissance de l'insurrection algérienne dans les Aurès, de même, en mai 68, ils font tout pour que la classe ouvrière rentre à la niche, au profit de la droite. « Ces étudiants dans les rues, tous des bourgeois

! » Les tentatives révolutionnaires nées en dehors d'eux, caca. Quant au Féminisme, ils n'en ont vraiment rien à cirer.

Je traverse Paris quatre fois par jour des Gobelins au Parc Monceau, en Lambretta le matin, en 2 CV l'après-midi, pour déjeuner avec ma femme et la déposer ensuite à son boulot à mi- temps. Je me proclame champion toutes catégories en l'art de se faufiler à travers les encombrements. (J'avais appris en vélo, avant- guerre.) Imaginez la tension nerveuse, les muqueuses en feu, des yeux aux tripes, les nuits à tourner en rond dans le séjour, transpirant, la valse des antihistaminiques et des tranquillisants...

Je troque les gauloises contre la pipe. Je ne peux pas rester sans rien faire. A la maison, j'apprends la reliure. Puis, pour illustrer les gardes, la technique du collage.

Puis, à l'étroit dans le format d'un livre, j'entame de grands collages qui vont envahir peu à peu l'appartement. Ça me sort tout seul des mains. Par une ancienne de Saint-Hilaire, on a découvert, autour d'une mère indéfiniment généreuse, une de ces tribus où les enfants ne vivent leur journée que pour en déverser les émotions le soir, dans la grande marmite tribale joyeuse, assaisonnées des rires et des commentaires entrecroisés de tous les autres. Ou les copains venus de tous les coins de l'ex-Empire peuvent débarquer à toute heure du jour et de la nuit, et discuter sans fin du sort du monde. Pour comble d'attrait, les filles sont radieusement belles. La mini-jupe en est à son apothéose. J'ai souvenir d'un collant mauve à peine couvert d'une jupe « ras le bonbon » ... Quand le dernier couple - un tiers de siècle à eux deux - grimpe l'escalier intérieur, une visiteuse très comme il faut s'étonne : « Mais qu'est-ce qu'ils vont faire, ces deux-là ? - Ben, l'amour, cette question ! - Ah bon, C'est comme ça, chez vous ? » - L'exact contraire de ma propre famille.

Et mes amours, dans tout ça ? - L'amour flambe, par grandes bouffées successives, d'autant plus haut qu'il ne brûle que moi. Hélène, Pierrette, Dominique (pour une vraie nuit d'amour avec elle, j'aurais joyeusement donné dix ans de ma vie), Claudine... Je suis bel et bien installé dans cette position que je retrouverai à tous âges : je sais que je ne ferai pas l'amour avec celle-là, mais je rêve d'elle, je prononce son nom en secret, j'écris à son sujet dans mon journal, j'ose lui écrire à elle. avec aveux plus ou moins camouflés. Une sorte d'amour courtois revolving, en somme. Le désir inassouvi, décidément, se révèle mon carburant préféré.

Et l'amour vénal, c'est fait pour qui ? - Pas pour moi. Non que le tric me manque (Boiteux m'a bien promu), mais faute de baisers, de complicité, de romantisme, la mécanique érectile reste obstinément au point mort. J'ai essayé deux ou trois fois dans ma vie. Impuissant ou fleur bleue, pas d'autre alternative. Zéro pour le donjuanisme. - Il y a des handicaps plus glauques.

Je n'ai pas trouvé la clé de la serrure. Je ne doute pas de la trouver dans l'écriture. Je gribouille au jour le jour une sorte d'autoanalyse, dont je laisse le cahier interminable dans le tiroir de mon bureau. Ici, personne n'ira y fouiller. Aucune envie d'une psychanalyse canonique. Des commentaires à l'encre rouge en marge du texte de ma vie, comme disait Rilke, merci bien. Ma singularité d'origine, j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Elle est ma caravelle engloutie, « gorgée des plus obscurs trésors », dont je soupçonne le gisement. Depuis la divine surprise de mai 68 (plus jamais les patrons n'ont parlé à leurs subordonnés comme ils le faisaient auparavant, les parents à leurs enfants, les hommes aux femmes...), je commence à étouffer dans le carcan hiérarchique ou je m'étais enfermé par besoin maladif de sécurité. Passe encore de dépendre de supérieurs, qu'on peut toujours rouler dans la farine, mais des subordonnés qu'il faut noter à la fin de chaque année, beurk !

Je quitte la CGT, obstinée dans la « défense de la hiérarchie », pour la CFDT. Et puis, ras le bol d'enseigner le néo-marginalisme à l'intérieur de la grande boutique à des ingénieurs quinquagénaires plus ou moins

goguenards. « Ce type-là a trop de baratin : on voit qu'il n'a jamais mis les mains dans le cambouis » se disaient-ils, se rappelant que Boiteux, lui non plus, n'avait jamais travaillé « à la base », sortait de Normal-Sciences, et non de Polytechnique, et dont j'apparaissais comme une sorte de clone.

Je lorgne vers l'Université, où l'auditoire serait plus juvénile, plus féminin, et où les dons pédagogiques hérités de mes ancêtres depuis le second mari de Madeleine-Josèphe feraient merveille. A titre de carte de visite introductive, je déverse dans une thèse mes vingt ans d'expérience professionnelle.

En conclusion, tartuffe, je crache mon venin anticolonialiste. Je monte en épingle l'instabilité du marché pétrolier. Au printemps 73, j'écris, non sans malice, « L'avenir de la prospérité du monde occidental repose entre les mains d'une poignée de colonels révolutionnaires (Boumediene et Kadhafi) et de potentats féodaux le Chah d'Arabie saoudite et les Émirats du Golfe persique », j'en connais quelques-uns qui grincent des dents à me lire.

Mes directeurs croyaient qu'on pourrait toujours mettre en concurrence les uns contre les autres ces « bougnoules » (ils évitent le mot, mais chez quelques-uns, le ton y est) dont la nature avait si faramineusement doté le sous-sol, « et qui n'en auraient jamais rien su sans nous ». Ma vieille militance anticolonialiste me fait soupçonner au contraire que ces barbus enturbannés pourraient bien puiser, dans leur commune rancune contre l'impérialisme, de quoi faire taire les querelles inter-islamiques, et opposer un front uni à leurs anciens exploiters. Renverser le monopole d'achat en monopole de vente, c'est-à-dire récupérer la fameuse « rente » (différence entre le prix marginal de vente en Occident, et le coût marginal de production au Moyen-Orient) jusque-là empochée par les grandes compagnies, les fameuses « Sept Sœurs ». - Bingo ! Ma thèse serait passée inaperçue si, par l'intermédiaire de son ambassadeur en Arabie Saoudite, Henry Kissinger n'était allé murmurer à l'oreille des principaux détenteurs de réserves qu'il serait peut-être temps pour eux de relever le prix du pétrole. (Sous-entendu : « voilà qui mettrait bien du beurre dans les épinards des producteurs du Texas, ainsi délivrés de concurrents imbattables ! ») Par une chance tout à fait imméritée, je tombe à pic. Au dernier trimestre 1973, le « premier choc pétrolier » casse la baraque. Flottant à moins de 3 \$ début octobre, le baril de brut passe à 11,5 \$ en décembre. Inimaginable. Bertrand de Jouvenel fait publier ma thèse, à peine redécoupée. Mon nom vert sur blanc en tête de la couverture d'un livre, ma photo en quatrième, une pub en première page du Monde ! Je comparai à la télévision. On m'invite à Sciences-Po, à Normal-Sup, à HEC, à l'X... ! Mes supérieurs hiérarchiques me comblent de fleurs « Nous l'avions bien dit : la preuve ! »

Mais moi, je découvre que je ne suis peut-être pas prisonnier du boulot, du mariage, qu'il y a peut-être une sortie par en haut. Poussin, je sors de ma coquille, je me sens des ailes. La « tribu » devenue notre famille d'adoption, nous invite au Pérou. On les rejoint en vacances au printemps 74. Je l'avais pressenti : je suis subjugué par ce pays, coincé entre l'océan à l'ouest et la forêt amazonienne à l'est. Sans grand voisin proche, sans grande civilisation à laquelle se confronter, au contraire des pays de l'Ancien Monde (d'où la fragilité de l'empire inca).

Bref : géographiquement orphelin. Cette « orphelinité » m'attire, en même temps que cette position à cheval entre deux cultures, espagnole sur la côte, inca sur l'altiplano. Le melting-pot n'y a pas fonctionné comme au Mexique, notamment à cause de la raideur de la barrière andine. Je suis subjugué par cette côte désertique (il n'y pleut jamais), la plus poissonneuse du monde, peuplée de millions d'oiseaux de mer : piqueros qui tournent en rond à dix mètres au-dessus de l'eau jusqu'à découvrir un banc de poissons, et fondre sur lui tous ensemble en piqué comme des Stukas ; flamants roses couvrant la baie de Paracas à Noël...

Sur la route de Nazca, je découvre la petite ville d'Ica, dont l'orthographe ancienne n'était autre que Yga, la blonde, la fabuleuse Ya aux larges bras, transfigurée par la mémoire. L'un de ses ancêtres venait

d'Amérique latine. Quand on monte sur la Cordillère, je vois, je revis la première rencontre avec les Conquistadors, en 1533. Ces petits hommes au visage cuivré, râblés, larges de torse pour respirer l'air rare de l'altitude, portant les mêmes costumes, menant les mêmes troupes de lamas, parlant le quetchua comme aujourd'hui, ont vu arriver les chevaux mâchonneurs de métal, les dogues énormes, les hommes barbus - certains tout noirs de peau -, bardés d'armures et de casques plus durs que l'argent, porteurs d'épées propres à trancher d'un coup la tête d'un homme, et de bâtons à foudre.

Mais je ne tarde pas à comprendre qu'à l'encontre d'une légende complaisante, les Espagnols n'ont pas vaincu grâce à la supériorité de leurs armes. L'ex. gardien de cochons d'Extremadura (Francisco Pizarro) s'est contenté, à l'exemple de Cortés au Mexique quinze ans plus tôt, de faire se battre les Indiens les uns contre les autres.

Me touche aussi, visible aux musées de Lima et de Cuzco l'amour de tous ces anciens peuples pour leurs morts : mères princesses, reines couronnées d'or, parées de bracelets et de colliers d'émeraude ou de turquoise, recroquevillées en position fœtale dans l'enveloppe d'une magnifique tapisserie zoomorphe. Leurs objets familiers à leurs pieds... L'un des derniers Incas a d'ailleurs reproché à ses sujets d'avoir ainsi enfoui leurs plus beaux trésors, que les Espagnols se feront un plaisir de piller.

Soustraire un corps à l'enterrement chrétien (« vous les écrasez sous le poids de la terre ! ») pour le rapporter clandestinement dans une de leurs tombes cachées, mais visitables, sera d'ailleurs un sujet de conflit fréquent avec le clergé d'occupation, les premières années... Un ami indien d'aujourd'hui - prospecteur d'or et de pétrole - me raconte qu'enfant, ayant par hasard crevé le sable d'une plage, il était tombé au fond d'une tombe, nez à nez avec une momie, hurlant de peur dans la pénombre, ignorant comment il allait s'en sortir ! Cette excursion fantastique m'a déverrouillé un passage. De retour au bureau, paré du prestige du prophète-maison, on me fout une paix royale. On me délivre de mes subordonnés, on me charge de prospective... J'en profite pour vomir l'enfance qui m'était restée en travers de la mémoire. J'en ai soupé du discours économique. L'écriture scientifique requiert la transparence : chaque mot doit n'avoir qu'un seul sens, les enchaînements doivent obéir à la logique (de la succession, de la preuve, etc.) L'écriture romanesque, au contraire, surfe sur la polysémie des mots et des images. Les enchaînements y sont dictés par l'inconscient ; le choix des métaphores n'est justifié que par leur séduction, leur cohérence secrète avec le centre de l'histoire qu'on ne connaît pas encore, qu'on poursuit. On n'écrit pas avec la même plume, peut-être même pas avec le même hémisphère cérébral... « L'esprit scientifique » consiste à fuir son inconscient. Deux cent pages en six mois pour déchiffrer le hiéroglyphe qui me donnerait accès à mon Égypte intérieure.

À la lecture du manuscrit rédigé de ma main - je ne savais encore me servir d'aucune sorte de machine à écrire - « C'est la première fois depuis Stendhal qu'un manuscrit est accepté avant d'être dactylographié » me dit Pierre Belfond. Fort aimable, mais je n'en crois rien. Bertrand Poirot-Delpech, condisciple de philo à Louis le grand, me dit justement « Tu as commencé à peler l'oignon, mais on n'a pas l'impression que tu sois arrivé au cœur. »

Mais c'est l'aîné des cousins du côté maternel, René Tavernier - le père du cinéaste -, assez âgé pour avoir vécu l'affaire au présent, qui me donnera, à la lecture du livre imprimé, l'atroce fin mot de l'histoire que j'ai placé ici en tête, prononcé par notre grand-mère commune « Je suis rudement contente ».

Je ne voulais pas être confondu avec le pseudo- technocrate. J'ai donc signé ce livre du nom de ma mère Tavernier, et de mon second prénom Antoine, dont je suppose que c'est elle qui l'a choisi. (Mon parcours, en somme, est inverse de celui du Tamino de La Flûte Enchantée : il prenait son père pour un monstre et sa mère pour une Reine. Je croyais mon père génial, et ma mère idiote. On ne se convertit qu'en reconnaissant ses bêtises passées.)

Je découvre avec ravissement que ma vision du monde a changé : la vitre qui depuis l'enfance me séparait des autres, comme le prince Muchkine de Dostoïevski, elle a fondue ! Souvent, les foules qui s'écoulaient sur les boulevards me paraissent magnifiques. Je deviens facilement aimable et souriant envers les inconnus...

Mais ce n'est encore que la deuxième étape de reprise initiatique.

L'éditeur de ma thèse vient me solliciter pour que, je fasse, quatre ans après, le point sur la crise de l'énergie. Ça tombe bien : le famélique programme nucléaire français me retiens d'autant plus que dans tous les autres pays occidentaux le mouvement anti-nucléaire explose. Je tiens mordicus que l'exigence démocratie prime sur le patriotisme d'entreprise. J'ai d'ailleurs, avec l'Université, une solution de rechange dans la manche.

Quand même, j'ai la frousse. Mon salaire, mon statut, ma retraite... J'écris une longue lettre, courtoise, à Marcel Boiteux devenu entretemps directeur général, pour l'avertir de ma prochaine dissidence. Il me reçoit en tête-à-tête pour me réciter la propagande maison, non sans m'avoir au préalable assuré que j'étais « libre de m'exprimer en tant que citoyen. » Je me sens couvert.

Puisque la pire prédiction m'avait si bien réussi dans le marécage des hydrocarbures, je me risque à mettre en question la politique tout nucléaire où s'est jeté le gouvernement français avec la superbe intrépidité des charges de cavalerie sabre au clair. En octobre 77, le lancement de mon brûlot fait un boucan de tous les diables. Mes collaborateurs, désormais, sont pressés quand ils me croisent dans les couloirs. Seuls les petits, les sans-grade me font fête. La plus jolie dactylo me saute presque au cou : « Il paraît que vous avez des ennuis... ».

La meute des directeurs réclame ma peau, exige ma démission « pour vous mettre en règle avec votre conscience. » Chevaleresque, Boiteux laisse courir. Je suis la preuve vivante qu'« il n'y a pas de chasse aux sorcières » à l'EDF. Ça lui servira, d'autant que dans le monde technocratique, on le désigne comme « l'ayatollah du nucléaire ». Les communistes, encore puissants dans la boutique malgré mai 68, ne m'ont en rien soutenu. Toujours productivistes à tout crin.

J'ai bien joui en voyant bientôt les écolos faire un meilleur score électoral qu'eux. En guise de flèche du Parthe, je me paye le luxe d'écrire, démarquant Mauriac, que « le PCF a fait de la contestation une banquise sur laquelle s'égayent les ours blancs du CEA et les pingouins de l'EDF. » Cette dissidence, finalement moins risquée que je ne le croyais (« Si je fais un pas de plus, le ciel va me tomber sur la tête »), me vaudra dans le petit monde écolo en plein essor une notoriété à mille lieues de celle que j'aurais souhaitée pour Antoine Tavernier. « Qu'est-ce que c'est que ce type ? Un curé défroqué ? Un super-technocrate... » tu parles ! « ... un évêque qui a perdu la foi ? »

Les années suivantes, on m'invitera dans toutes les villes de France, en Belgique, en Allemagne, en Italie... pour témoigner contre la machine miracle qui allait délivrer le pays de sa dépendance envers le pétrole. (« Comment se fait-il que partout où la décision a été soumise à contrôle démocratique, la stratégie à la française ait échoué ? ») En Bretagne, je suis tombé sur un auditoire tellement galvanisé contre le projet de la centrale de Plogoff qu'il m'aurait suffi, en conclusion de la réunion, d'appeler à une marche contre la Préfecture pour en casser les carreaux. J'aurais été suivi d'enthousiasme.

Un instant, je me suis senti soulevé par l'exaltation d'une foule chauffée à blanc, le genre d'exaltation sur laquelle Danton, Mussolini, Fidel Castro et tant d'autres avaient si bien surfé...

Je me retire sur la pointe des pieds. Les leaders verts se disputent ma signature. Devenir un personnage public ? Un job à temps complet ? Pas ma tasse de thé ! Un vrai politicien ne peut jamais dire

publiquement toute la vérité : il faut qu'il arrive, vaille que vaille, à la conclusion obligée * Donnez-moi le pouvoir, et vous allez voir ce que vous allez voir. »

Ma passion, c'est au contraire d'écrire pour découvrir une vérité que je ne connais pas encore. Sur la conquête du Pérou par exemple... Dans l'autre camp, on m'accuse plus ou moins ouvertement d'être vendu aux Arabes, sinon aux Russes (antinucléaire, donc anti-France !) Je n'ai pas vu la couleur de leur fric - ce n'est pas mon style -, mais j'y ai gagné ce que je croyais inaccessible : des prétextes en veux-tu en voilà pour déjeuner diner, dormir à gauche et à droite.

La laisse de la jalousie matrimoniale s'est miraculeusement allongée ! J'en profite pour baratiner dur une jeune et belle journaliste au chemisier scandaleusement bien garni. Révoltée elle-même, brillante dans l'échange comme dans l'écriture, elle avait tout pour me séduire. Je ne risquais pas grand-chose : elle était lesbienne. Au troisième déjeuner en tête-à-tête, elle ne m'en fait pas mystère. Le jour où je me hasarde à sortir de ma réserve, elle m'envoie sur les roses sans ménagement, - ce qui ne l'empêche pas de me faire une interview de toute beauté en « Document du mois » dans Le Nouvel Observateur à la sortie de mon livre, début novembre 77. En me quittant, elle me rit au nez : « Si je me suis donné tant de mal pour cette interview, ce n'est pas pour la cause que vous défendez, j'en ai rien à foutre ; ce n'est pas pour vos beaux yeux, j'en ai rien à foutre ; c'est pour faire chier mon patron de presse », à qui l'opposait une pétition contre les mains baladeuses au passage des jupons dans les salles de rédaction.

Défaite amoureuse sur défaite amoureuse... Quand je lui confie la lassitude où je suis du mariage, une amie vietnamienne qui m'initie à la relaxation me fait fondre en larmes : « Louis, si vous n'acceptez pas que votre femme puisse mourir de votre séparation, vous ne vous en sortirez jamais. Acceptez-le maintenant. Tout de suite. » Le mot qu'il fallait, à l'heure qu'il fallait

Deux ans plus tard, mon salaire a maigri de 10% - pas cher payé le prix de la liberté ! - et la superficie de mon bureau s'est réduite de 90%. Mes thésards, je les reçois un à un, dans ce qui était les toilettes d'un ancien appartement privé, 10 rue Monsieur-le Prince. Récemment élu président de l'École des hautes études en sciences sociales, François Furet, l'ancien de Saint-Hilaire, ne m'a pas laissé tomber... Mon studio est tout proche, 1 rue Séguier au sixième étage, d'où j'ai une vue imprenable sur la Seine et le Quai des Orfèvres. A cinq minutes alentour, la plus forte concentration mondiale de cinémas d'art et d'essai... Le pied. Je savais qu'une nuit viendrait où il me suffirait de tendre la main pour que la porte où je frappais en vain depuis l'adolescence s'ouvre toute seule.

Une merveilleuse Allemande, blonde aux yeux bleus pailletés d'or, rencontrée au hasard d'un réveillon chez des amis communs. Cette fois, instruit par tant de contre expériences, je n'ai pas traîné à l'embrasser dans la pénombre de la grange où nous cherchions mon grand chat noir et blanc, à échanger nos numéros de téléphone.

Du jour au lendemain, je n'ai plus éprouvé le besoin de tenir le journal de mon auto-analyse. J'ai même renoncé au cigarillo (un seul !) après chaque repas. Je tousse trop le matin. Cette fois, je suis au monde, je suis enfin sorti du ventre de ma mère. Il était temps : j'avais quarante-neuf ans, elle trente-huit. Au printemps, elle m'a dit qu'elle avait « mis de l'ordre » dans sa vie, qu'elle avait envie de moi. Quand je suis sûr du dénouement, ma patience est infinie. La « vraie nuit d'amour pour laquelle j'aurais joyeusement donné dix ans de ma vie », j'en ai eu des centaines. Il suffisait d'être prêt à la chercher, à la recevoir.

Avec son job dans une minuscule organisation internationale, son studio que je l'aidais à aménager dans un quartier tranquille de Courbevoie, elle avait assez refusé de demandes en mariage (d'un modeste étudiant dont la jalousie avait étouffé dans l'œuf son unique tentative de mariage; d'un Grand d'Espagne qui venait parfois la chercher en Rolls Royce à la sortie de son bureau...), redoutant par-

dessus tout de se retrouver derrière ses casseroles avec un polichinelle dans le tiroir, elle avait assez bataillé depuis l'enfance pour échapper au destin de sa mère (veuve de guerre depuis 1944) et de ses deux sœurs bouclées à vie dans leur trou perdu de Rhénanie : elle n'avait nulle envie de Vivre sous le même toit que moi !

Pour la rejoindre, il me suffisait de prendre le RER deux ou trois fois par semaine, ou de l'emmener en vacances dans sa propre voiture jusqu'en Sicile. Il n'était pas encore interdit de dormir au sommet du Stromboli à deux cents mètres au-dessus des bouches à feu, réveillés trois ou quatre fois l'heure par les éruptions qui projetaient d'un coup des milliers de pierres incandescentes formant un bouquet de parfaites paraboles avant de retomber en un cône de révolution qui brasillait un moment dans la nuit comme un collier étincelant, rouge et or, les unes roulant vers la mer par la Sciara del Fuoco, les autres venant combler le cratère jusqu'à ce que la pression des gaz venus des profondeurs fassent à nouveau sauter le bouchon avec la détonation festive et jubilatoire d'une bouteille de champagne.

Quinze ans je l'ai tenue dans mes bras comme Venise dans ses canaux. Quinze ans, nous avons joué dans son studio de Courbevoie. « Je suis le Hollandais Volant, condamné à errer sur mer depuis des siècles, depuis qu'il a tué par amour. Je suis ancré dans une baie espagnole, occupé à peindre encore une fois le visage de celle que j'ai aimée. C'est une chaude nuit d'été. Je t'entends qui montes par l'échelle de coupée. Tu es venue à la nage, toute nue. Je te découvre sur le pont en train de t'envelopper dans une voile. Je l'invite à descendre dans ma cabine, je te montre mon tableau inachevé. C'est elle que je cherche depuis si longtemps, et c'est toi. Le tribunal de l'Inquisition m'a dit que seule pourrait me délivrer de la malédiction celle qui m'aimerait assez pour accepter de mourir avec moi. Tu as le plus beau visage du monde, comme Ava Gardner dans Pandora. Il baise sa bouche comme je baise la tienne, elle dit : « J'en avais envie depuis longtemps ». Alors il l'étend sur le pont encore couvert du tapis de mousse de la mer des Sargasses. Il la prend toute mouillée, la bouche encore un peu salée comme Aphrodite sortant de l'onde... Elle adorait ces affabulations que des millions de spectateurs avaient faites avant nous dans toutes les salles obscures du monde, pour emporter, le soir en s'endormant chez eux, comme un trésor inconfiscable mais fongible, le souvenir tout frais du moment suprême du film, ou bien Gilda soulevant le coin de sa robe ouverte pour découvrir ses genoux et un peu de ses cuisses : pas de danse entre deux couplets de Amado Mio, «

Mais moi, je te tiens, et à toi toute seule, tu es toutes les splendeurs d'Hollywood et de Cinecittà, oh que j'aime te voir jouir... » Par les lèvres qui sont le siège de l'hypersensibilité comme chez les poissons, par le couple d'organes complémentaires le plus archaïque du règne animal, on actualise l'arbre entier de tous les désirs dont on est issu, on met en court-circuit son cerveau reptilien avec le corps sans fourrure ni plumes ni écailles, la peau sensible comme un papier photographique jusqu'en ses moindres contours, jusqu'au miracle du visage nu. Ce qu'il y a de divin en l'être humain, je crois bien, c'est son animalité.

Sans que je l'aie quittée plus d'un moment les dernières semaines, elle m'est morte entre les mains dans ce même lit, d'un cancer rapide - du pancréas au foie et au cerveau - saoulé de morphine. En quelques jours, elle avait perdu la langue française, puis la parole elle-même. Orpheline à trois ans, la guerre l'avait marquée de son sceau tragique, comme Marguerite en 1917. Mais au contraire de Marguerite, elle n'avait jamais capitulé. Elle en avait payé le prix une vie courte, et sans descendance.

Peu de temps avant que je n'abandonne le domicile conjugal pour me replier sur mon pigeonier de la rue Séguier, mon père est mort, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il ne souffrait d'aucune maladie particulière. Il était seulement au bout de son rouleau. Le matin même, il m'avait demandé de lui allumer sa pipe, il en avait tiré quelques bouffées. Il était encore bien lucide, exprimant une fois de plus son anxiété quant à la force de frappe thermonucléaire soviétique braquée sur l'Europe. Il lui fallait

toujours un ennemi dans la tête. Le soir, à l'heure de la fin des visites, l'infirmière l'a changé de chambre : il râlait à pleine voix, je l'entendais à travers la porte. Il râlait comme chez Rilke le chancelier Christoph Detlev Brügge, dont les plaintes, au bout de dix semaines, faisait trembler sur leurs pattes les chiens qui l'accompagnaient à travers son château où il voulait sans cesse que les domestiques le transportent d'une pièce à l'autre...

L'agonie de mon père n'a duré que les premières heures de la nuit. Il est mort en colère, la même colère qui l'avait fait tonner toute sa vie contre ces intellectuels « qui vont exciter les nègres et les Arabes contre nous », contre les dirigeants communistes qu'on devrait bien remettre en prison comme à l'époque du pacte germano-soviétique », contre les Juifs bien entendu (« Nul n'approuvera la brutalité toute germanique qu'y a apporté Hitler, mais reste qu'il y a bel et bien un problème juif en Europe »), contre ce salaud de Romain Roland qui s'était réfugié en Suisse pour écrire Au-dessus de la Mêlée, contre les mutins de 1917 qui avaient refusé de monter en ligne au pire moment de la guerre...

Je crois bien que c'est ce jour-là que maman, d'habitude si discrète, si adroite, si mesurée dans ses gestes, avait inopinément renversé un verre. Polytechnicien, lieutenant d'artillerie en 1914, il avait vu ses meilleurs amis disparaître l'un après l'autre, et peut-être se pardonnait-il mal de leur avoir survécu. Il les nommait parfois avec la même amertume que Charlus dans La Recherche : « Hannibal de Bréauté, mort ! Antoine de Mouchy, mort ! Sosthène de Doudeauville, mort ! » Je comprenais sans peine le ton de ces litanies, rarement entrecoupées d'un éclat de rire héroïque : sur un sentier découvert, à bonne distance de l'ennemi, il s'était un jour retrouvé cul par-dessus tête, inondé du sang du cheval qu'il tenait par la bride, heureusement du bon côté. Un obus de 77. Son ordonnance accouru l'avait cru mort sur le coup. Il était intact, mais à moitié sourd...

À cinquante-deux ans, avec sept enfants à charge, il avait tenu à repartir à la guerre contre l'ennemi héréditaire. En mai 40, il avait connu à Dunkerque le rembarquement catastrophique vers l'Angleterre, l'effondrement de l'armée française et la chute de Paris. « Le pire jour de ma vie. »

J'avais douze ans, et je ne l'ai plus jamais connu qu'enseveli sous la chape de plomb de cette défaite. Lui, le héros de 14-18, couvert de médailles attestant sa bravoure, l'occupation nazie l'a rendu craintif, sinon peureux. « Nous n'aurions jamais dû provoquer leur répression par notre résistance. » Ensuite, derrière de Gaulle, il redoutait par-dessus tout « les communistes, leurs maîtres à tous. » (T'as vu ça de ta fenêtre, Toto ?) L'effondrement soviétique de 1989 ne l'aurait pas tellement réjoui : il avait l'Islam en réserve de haine. De grands schizophrènes aux rapports humains desséchés n'en deviennent pas moins champions d'échecs ou de bridge, le jeu ayant monopolisé le meilleur de leurs réserves intellectuelles.

Depuis juin 40, mon père passait le plus clair de son temps à la maison à faire des puzzles, des réussites ou des pages de calcul. Pauvre papa, pauvre maman. Mais non, je ne la joue pas supérieur. Mais non, je ne me fous pas d'eux. Il est vrai qu'ils n'ont pas eu de chance. Maman, n'en parlons pas. Elle a vraiment tiré le mauvais numéro à la loterie, avec cette salope de mère qui l'a haïe pour avoir prétendu à l'amour au lieu de servir l'intérêt familial. Toute l'infamie du puritanisme et du capitalisme du dernier siècle lui ont servi de fées autour de son berceau. Mais papa, lui aussi, avec ses éternels sarcasmes, je ne sais pas ce qui l'a ainsi obligé de ramasser après lui toutes les saloperies de son temps, mais il n'en a guère loupé une. La guerre de 14, le Front populaire, les nationalisations, au fond, pourquoi tant de haine, tant de mépris, pourquoi si peu de noblesse de cour, alors que son père, son grand-père, pour ce que j'en sais, n'avaient pas été de si mauvais bougres ? Quel serpent s'est glissé dans son apprentissage pour faire de lui cet Harpagon cramponné sur sa cassette ?

J'ai raconté ailleurs comme ma sœur aînée arrivant à l'adolescence m'avait troublé quand j'étais enfant, mais ce désir ne s'accompagnait d'aucune parole, d'aucune complicité. Je visitais seulement sa

chambre en son absence, je farfouillais dans ses robes. Je trouvais dans son placard une superbe collection de photos noir et blanc détachées des magazines : Ginger Rogers, Anita Louise, Marlène Dietrich avant qu'elle s'épile les sourcils et se fasse rectifier la denture pour se creuser les joues, Joan Crawford avant que les yeux ne lui sortent de la tête, Pricilla Lane, Loretta Young, Maureen 'Sullivan, la Jane de Tarzan... (On peut sourire de cette énumération complaisante : ce n'est que le début de mon panthéon à moi, comptant quelques martyres, mais bien moins de vierges que le calendrier chrétien ! - Ça fait partie de la traque. Comme devant le juge d'instruction, je dois déposer. Je ne sais pas ce qu'il en sortira. Je suis ici le prévenu, je suis le juge, je suis le greffier !)

Je reconnais en cette empreinte primitive mon goût érotique pour les visages à hautes pommettes, grands yeux, larges mâchoires (d'où l'on devine le style du corps entier, seins, hanches, jambes.), et ma fascination pour l'épanouissement des lèvres, efflorescence presque impudique du corps interne. J'en soustrayais parfois une page pour en découper les contours. Suivre avec les ciseaux les boucles d'une chevelure, la courbe d'une joue ou d'une épaule nue (je n'ai pas dit « cuisse » : la vague des pin-up pour G.I.'s n'avait pas encore déferlé sur l'Europe) me semblait déjà une forme d'appropriation, sinon de volupté.

Nul doute que mon goût adulte pour les collages évoquant toujours la revanche du sauvage sur le soi-disant civilisé, confrontant de splendides créatures avec des bestioles plus ou moins monstrueuses - moi n'ait trouvé sa source dans cette expérience palpitante, ridicule, clandestine, fondatrice et, de quelque manière, sacrée. Ici encore, je ne fais rien d'autre que d'essayer de recoller mes pièces et mes morceaux, de tirer au jour ce qui m'a fait tel que je suis.

Pourquoi cette réserve brûlante et contradictoire envers les filles ? Pourquoi le prestige central du Fantôme Ya ? Pourquoi n'ai-je pas fait d'enfants, dans une famille où la vertu première se mesurait à la multitude de la descendance ? Pourquoi cette option obstinément gauchiste, alors que dans ma fratrie et mon immense cousinage, j'ai toujours baigné dans les eaux réactionnaires ? Mon premier conflit majeur avec papa eut lieu à l'embranchement pour le second bac, à l'époque de la Libération. Scientiste par effroi de son propre inconscient - il aurait signé des deux mains l'Appel de Heidelberg dénonçant quarante ans plus tard la bauge puante de l'irrationnel ou se vautraient, paraît-il, les écologistes - il voulait que je fasse Mathélem pour suivre la glorieuse filière des sciences exactes.

J'étais le dernier de ses fils capable d'intégrer comme lui Polytechnique, de renouer peut-être la tradition. Il regrettait tellement de n'avoir pas été digne de ses ancêtres : de son grand-père Victor Alexandre, reçu second à l'École normale supérieure en 1834, « professeur incomparable, une des gloires de la rue d'Ulm », qui avait fondé le Club Alpin Français après avoir escaladé en 1848 le plus haut sommet du Pelvoux (il cherchait ce jour-là des edelweiss !), donné son nom à une montagne sur la lune, et à un théorème encore utile aujourd'hui sur les fonctions algébriques de degré supérieur à trois. Comble d'honneur, il avait été élu à l'unanimité à l'Académie des Sciences en 1871. Son propre père avait fait la première du Mont Blanc en 1880, et dirigeait l'Observatoire de Paris, ...

Et moi, petit-fils indigne, pauvre cloche, à la pureté rigoureuse des objets célestes et des mathématiques qui en prévoient infailliblement les mouvements, je m'entêtais à préférer la philo, la psychanalyse, « cette divagation mi-juive mi-boche », et toutes ces prétendues « sciences humaines » impropres à toute mise en équation, tout juste bonnes à occuper les bavardages autour d'une tasse de thé. On devine que le mariage ne m'avait pas comblé, d'autant que ma femme, sans l'avouer, redoutait d'avoir un enfant. Diagnostiquée « trompe bouchée », elle s'était bien gardée de faire la célioscopie qui aurait peut-être suffi pour dégager le passage. Certaine en tous cas que « Ce qu'il y a de terrible, quand on est trois, c'est qu'il y en a forcément un de trop. » Sous-entendu : si le bébé t'aimait plus que moi, si tu l'aimais plus que moi, je me sentrais définitivement exclue.

L'abandon, son angoisse suprême. En visite chez des amis, quand la maîtresse de maison lui faisait soupeser son dernier-né, elle le tenait comme si on lui avait collé dans les bras une bassine de nitroglycérine. Je n'ai rien fait pour la persuader de donner une chance à la nature. J'aime les enfants des autres, mais je ne me souciais pas, à l'époque, d'en avoir un à moi. Comme bébé, elle me suffisait. Sa présence saturait aisément mon besoin de protection. (En vérité, je ne me reconnaissais pas la fibre paternelle, ne me sentant moi-même pas encore tout à fait né, empêtré dans les limbes d'une attente à cent lieues de la maturité adulte, et comme séparé du monde par une vitre.)

Je me consacrais, c'est le cas de le dire, à sa névrose comme à un sacerdoce, bien que le sexe l'intéressât de moins en moins : « Fatiguée, mal à la tête... » La pulsion inemployée débordait dans la sublimation. Je tombais amoureux à répétition, de préférence sans espoir.

Dans les manifs de mai 68, une autre cousine, flamboyante gauchiste, mais trop forte personnalité pour moi. On ne met pas deux crocodiles dans le même marigot. Au bureau, une collègue, bonne mère de famille rangée, à cent lieues de rêver d'une aventure. Plus tard, dans notre famille d'adoption, une ravissante allumeuse aux longues cuisses fuselées (« miraculeuse alliance de plénitude et d'élancement » avais-je écrit dans mon journal secret.) Quand elle entrait dans un séjour, toutes voiles dehors, la température masculine augmentait sensiblement. Je me suis conduit envers elle comme un collégien, moi qui avais deux fois son âge... (D'ailleurs, je ne doutais pas qu'une véritable infidélité serait mortelle pour mon épouse légitime.) - Expérience mystique, dont elle ne fut que le catalyseur à peu près innocent, accoutumée qu'elle était de longue date, par l'unique sortilège de sa silhouette et de son sourire, à traîner tous les cours après soi : j'étais bel et bien tombé au cœur secret du monde.

La vérité de mon origine, je ne l'ai apprise que beaucoup plus tard, de loin en loin, par bribes amères. Au départ, j'entendais mon père se moquer de ma mère, et j'abondais en ce sens. En mon for intérieur, je l'appelais « l'idiote du village ». Je soupçonnais très vaguement que cette rancune archaïque pouvait recouvrir un dépit. Mais tout ce dont je me souvenais de ma mère dans la première enfance, quand elle devait m'habiller ou, pire, me laver, c'était l'appréhension de ses mains à toucher ma peau nue, comme si ça la brûlait. La suite n'a pas démenti ce dédain. Elle ne comprenait pas davantage la poésie que la cosmogonie. Quand mon père lisait ou discourait, elle souriait dans son coin, apparemment toute fière d'avoir décroché un époux aussi génial.

Le reste du temps, elle se plaignait de la bonne, de la cuisinière, de la turbulence de ses enfants qui esquintaient à plaisir leurs chaussures, leurs vêtements, le papier mural du couloir... Elle racontait à table - c'était la guerre - qu'elle avait dû quasiment mendier pour acheter six œufs, qu'on s'était moqué d'elle dans la queue à un épicier quand elle avait prétendu qu'elle avait sept enfants à nourrir, il avait fallu qu'elle exhibe son paquet de cartes d'alimentation...

À dix ans, je ne pissais plus au lit, mais je chapardais dans son sac - je ne savais pas que l'urine relâchée et le fric fauché participaient de la même revanche - les sous qu'il fallait pour aller voir Ginger Rogers danser avec Fred Astaire. De sorte qu'un après-midi de réunion de famille, maman avait proclamé inopinément : « Vous savez qu'on a un petit voleur parmi nous ? » C'est une vieille tante, gênée, qui avait dû prendre ma défense...

Indécrottable gaffeuse, maman pouvait m'interpeller d'un bout à l'autre d'un autobus : « Est-ce que tu as pensé à changer de caleçon ? » Je n'ai commencé à remonter le lignage qu'en 1948, dans les pires conditions. Depuis toujours, nous allions passer le mois d'août dans le Jura chez ma grand-mère paternelle (« Bonne Maman Puisseux »), où trois maisons biscornues autour d'un parc superbe pouvaient recevoir à la fois presque toute sa descendance. Cousins et cousines, spontanément stratifiés par tranches d'âge, pouvaient y flirter à qui mieux mieux dans les caves et les greniers odorants... J'avais vingt ans, mes poumons n'étaient qu'à moitié guéris.

Les sœurs de mon père se méfiaient du risque de contagion pour leurs enfants - elles n'avaient pas tort, puisque je devais bientôt rechuter. Une laborieuse négociation avait dû être nécessaire pour aboutir à un compromis qui ne m'exilât pas tout à fait : une chambre d'hôtel à cinq kilomètres en contre-bas. D'où l'unique tête-à-tête un peu prolongé que nous ayons eu de toute notre vie, maman et moi, et qui finit bien mal comme je l'ai déjà raconté.

C'est là pourtant, dans cette pauvre petite salle de restaurant dont nous étions les seuls clients, qu'elle m'a confié que j'étais son fils préféré - première nouvelle -, et qu'après la mort de son fiancé, elle s'était engagée dans un Tiers Ordre : secret qu'elle ne me confiait qu'à moi seul... Avec cinquante ans de recul, je comprends enfin que si elle a demandé à mon père un cinquième enfant, ce n'était pas pour la corvée de la fécondation, mais pour la gestation elle-même, comme la Vierge attendant Jésus, de plus en plus sensible les derniers mois à mesure qu'elle me sentait bouger en elle, jusqu'à l'apothéose de la mise au monde, inimaginable extase (oserais-je dire: orgasme ?) dont l'accouplement n'était qu'une caricature dérisoire, et à partir de laquelle il avait bien fallu qu'elle réprime tout contact trop intime avec moi, - danger de damnation -, alors que tout n'était qu'innocence bienheureuse tant que je grandissais, invisible et quasi-secret à l'intérieur d'elle. D'où la disproportion des corps, et mon absolue passivité face à l'Yga chimérique...

Drôle de couple, dont l'accouplement m'a conçu. Vingt- quatre chromosomes de chaque côté, tirés au sort dans le patrimoine des quarante-huit de chacun. La loterie génétique. Les yeux verts, par exemple, ayant sauté au moins une génération pour m'échoir : venus de quel côté ? Je ne le saurai jamais : mon père et ma mère avaient tous deux les yeux bruns, et les photos des grands-parents n'étaient pas encore en couleurs.

Une arrière- arrière-grand-mère aurait-elle triché avec un beau nordique ? Mais dans leur histoire propre, deux grands mutilés, assurément. Lui par les horreurs de la première guerre mondiale, elle par la férocité de sa propre mère, plus encore que par la mort de son fiancé. Lui, facile de deviner ce qui l'a attiré en elle : jolie, facile à dominer - au contraire de sa mère et de ses sœurs -, et surtout, bien dotée ! Mais elle ? Résignée, le cœur en écharpe, convaincue qu'elle avait été bien coupable d'aimer son compagnon de chorale, puisqu'elle en avait été affreusement punie. Il ne lui restait plus qu'à expier.

Sans compter le plaidoyer de son père à elle, ingénieur des Ponts et Chaussées, en faveur de ce polytechnicien qui avait fait une si belle guerre dans l'artillerie, et semblait donc promis à un bel avenir dans une nation encore majoritairement paysanne.

Ils n'avaient rien à se dire, mais ils sont restés absolument fidèles l'un à l'autre, je n'en doute pas un instant. (Mon père, d'ailleurs, me l'a benoîtement avoué, à la veille de se remarier à 68 ans.) Un couple bourgeois modèle, en somme. À lui de faire rentrer le fric et de mener la barque, à elle les tâches subalternes et les bondieuseries.

A la mort de notre mère, vingt-six ans plus tôt, il ne serait jamais venu à l'idée d'un seul de ses enfants de lui demander timidement ce qu'il en était de l'héritage maternel - dont un hectare sur la crête de la Pointe des Sardinaux, bien maternel propre. Le bœuf sur la langue, tel était la loi du clan que nous avions tous intériorisés sans discussion, n'en ayant jamais connu d'autre. Il est mort en colère. Le matin même, il m'avait demandé de lui allumer sa pipe, dont il avait tiré quelques bouffées, non sans plaisir. Lui, le véritable intellectuel, il ne lisait plus que difficilement, mot à mot, avec une lampe-loupe. L'ouïe, pire : il était resté passablement sourd depuis cet obus boche qui avait pulvérisé son cheval. Il respirait, il bougeait, il mangeait comme respire, comme bouge, comme mange un vieillard de quatre-vingt-treize ans.

Du haut de l'âpre autorité que lui valaient son caractère et son grand âge, il communiquait encore sporadiquement avec autrui. Au cours des semaines précédentes, deux fois, il m'avait clairement dit à moi, le seul de ses fils présents à Paris en cette période de vacances estivales : « Je veux mourir. ». Me l'aurait-il demandé une troisième fois, j'aurais sans doute consulté un médecin quant à la meilleure façon de procéder. Aucun problème de conscience, simple question technique. Mais tant qu'il ne souffrait pas visiblement, j'ai laissé courir, j'ai « laissé faire la nature » comme il racontait volontiers qu'il l'avait fait lui-même envers sa propre mère, victime d'une hémorragie intestinale à cent-un ans, laissant derrière elle six enfants, une quarantaine de petits enfants, près de deux cents arrière-petits enfants, et quelques arrière-arrières...

La colère de mon père n'avait apparemment pas de raison. Il avait eu une belle vie, bien remplie. Il laissait sept enfants bien vivants, dont aucun n'était vraiment loupé, et dont chacun (sauf moi, le numéro cinq de la fratrie) lui promettait une descendance confortable. Il avait, non sans mal, gagné une première guerre, et, malgré ses charges de famille, volontairement participé à la deuxième, subi quatre ans l'occupation de Paris, tremblant que chaque attentat contre un officier allemand ne déclenche des représailles dévastatrices, vu enfin débarquer les Américains pour une victoire qui n'était pas vraiment la sienne...

Sa colère, je la ressens aujourd'hui comme une sorte de basse continue accompagnant toute ma jeunesse. On la percevait distinctement à travers ses interminables silences : il pouvait rester tout le temps d'un diner enclos en lui-même, laissant ses enfants se chamailler à mi-voix autour de la table, ou sa femme meubler l'espace sonore avec quelque menu souci ménager. Mais le plus souvent, personne n'ouvrait la bouche comme à un enterrement, respectant d'instinct la douleur incompréhensible. Car enfin, à part la défaite de mai 40, de quoi avait-il à se plaindre ? Polytechnicien, couvert de décorations prestigieuses à la Grande Guerre, il avait épousé une jolie fille irréprochable et bien dotée, qui lui avait donné sept enfants, qui avaient tous plus ou moins « réussi ». Elle ne le contredisait jamais, le laissant régner sans partage sur la parole et les décisions familiales, le laissant disposer à sa guise de la fortune commune. Farouchement nationaliste, il tenait les Italiens pour des jean-foutre, les Anglais pour des faux-jetons, les Espagnols pour des demi-nègres, sans parler de sa haine des Boches qui nous avaient volé l'Alsace-Lorraine. Quant aux Américains « Ils n'ont rien trouvé sur la lune, je suis rudement content ! » La lune n'est-elle pas propriété familiale depuis la publication du fameux Atlas établi par son père ?

Ava Gardner arrivant en haut de l'échelle de coupée, dans Pandora (Albert Levin, 1951). Au plan précédent, on l'a vue, de loin et de nuit, se dévêtir sur la plage pour nager vers le yacht du « Hollandais Volant ». On voit qu'elle est mouillée. On devine qu'elle est nue, et légèrement salée.

V LANI PATIRIKI PAOLO

J'ignore comment s'est constitué, dans l'enfance de mon père, ce fond d'amertume et d'avarice. De la forte personnalité de sa mère et de ses sœurs ? De la préférence donnée au plus jeune, Olivier, le futur « délinquant statistique », si fin, si charmant ? « C'était le plus intelligent d'entre nous, et de loin ! Il dessinait admirablement... Il a appris le sanscrit... » - Toujours est-il qu'à la mort de mon père, en 1980, nous avons hérité d'un bon hectare de terrain au sommet de la colline des Sardinaux, que mon grand-père Tavernier (l'ingénieur des Ponts et Chaussées, l'époux de la langue de vipère) avait acheté pour y faire construire à la fin du dix-neuvième siècle, en pleine pinède, l'une des toutes premières villas des environs de Sainte-Maxime. Un bien propre à ma mère, donc, ce dont mon père s'était bien gardé de nous rendre compte à la mort de celle-ci. Le versant sud donne sur le golfe de Saint-Tropez, sur une terre de schistes en pente raide, principalement couverte, sous les chênes-lièges et quelques pins

parasols, de ronces, de genêts épineux, de salsepareilles indéracinables et d'agaves aux cimenterres menaçants comme une armée turque en ordre de bataille.

Mes frères et sœurs n'ont pas songé à me disputer la parcelle que j'y avais choisie, bien moindre en superficie que les leurs, dont plusieurs avaient été construites. De sorte que par compensation, j'ai reçu de quoi me bâtir un antre troglodyte orienté plein sud, ouvrant sur une vue imprenable depuis la haute mer à gauche, Saint-Tropez en face, et Port Grimaud au fond à droite. Par beau temps, des fleuves plus clairs y serpentent inexplicablement. Je n'ai pas besoin de l'apparition incongrue d'une voile chinoise hérissée en rayons comme la nageoire dorsale d'un hippocampe pour me laisser ensorceler par ces spots mobiles de soleil qui trouent les nuages par temps brouillé - effet des différences de température entre terre et mer à l'approche des circonvolutions côtières faisant paraître selon les heures et les vents la surface du golfe comme une piste de danse, une scène de théâtre, une pelouse de stade, un champ de bataille, ou un havre pour Ulysse en quête d'une Circé perdue.

Mon thalasso tropisme fondamental est comblé. Alors que Paris ne m'est plus qu'une sorte de no man's land surpeuplé et malade d'agitation, un alcool fort à ne consommer qu'à petites doses, je me sens ici méditerranéen dans l'âme, de retour en territoire maternel. Mon père doit s'en retourner dans sa tombe : « Encore un de ces Transalpins ! Un Zingaro !... »

L'attrait du bord de mer à mes yeux n'est pas tant l'agrément de la baignade, ni le spectacle charmant de filles luisantes et demi-nues, mais, en toutes saisons, sa position en interface aux innombrables échancrures entre la civilisation terrestre, construite, quadrillée, cultivée, cadastrée, - et, dans la pureté géométrique qui apparente sa surface à la lune et aux astres, l'irréductible sauvagerie marine, repaire de calamars et d'espadons, nécropole de noyades et de naufrages. Je vous salue, mers insondables, dont Xerxès roi de Perse fit fouetter les vagues pour les châtier d'avoir englouti ses vaisseaux ! Je vous salue, océans constellés de roses des vents, pages d'écriture sans limite, d'un seul tenant d'île en île et d'îles en terre ferme, où pêches, cabotages, croisières, flibustes et escapades amoureuses écrivent sans trêve leurs arabesques aussitôt effacées !

Selon un plan auquel je songeais depuis toujours, centré sur une salle de séjour en ellipse, c'est à dire en berceau, j'y ai construit mon paradis, baptisé Ginostra en souvenir de la joie magique que j'ai partagée avec mon amie allemande à Stromboli.

Je profitais des moindres vacances pour descendre sur la Côte en TGV (en désertant le domicile conjugal, j'avais laissé la voiture à mon épouse légitime), mettre la main à la pâte et à la truelle avec mes copains de Draguignan, et remonter à Paris pour mon séminaire de l'EHESS, les ongles encore gris de ciment ou de plâtre, les mains et les tibias balafrés. La plupart de mes étudiants venaient du tiers monde.

Je leur enseignais qu'en 212 avant notre Ère, Archimède a utilisé l'énergie solaire pour mettre le feu aux voiles de la flotte romaine assiégeant Syracuse. Que paradoxalement, l'or et l'argent du Pérou ont ruiné l'Espagne, de même que le déboisement auquel s'est acharné le paysan chinois, provoquant les pires inondations, a finalement dévasté la terre agricole. Avec quelle férocité les seigneurs et les abbés, propriétaires de la force hydraulique le long des rivières se sont défendus contre la concurrence des nouveaux moulins à vent... Pourquoi le mouvement antinucléaire gagnait aux Etats-Unis, en Allemagne et en Italie, mais échouait en France... Les limites et les taches aveugles du néo-marginalisme alors triomphant. Les secrets du partage de la rente pétrolière... La nocivité des déchets nucléaires dont l'accident de Tchernobyl allait donner, les derniers jours d'avril 1986, un fumant exemple, où la statistique à jamais discutable des morts humaines (je ne parle pas des rossignols en migration jonchant les marais du Pripiat) a donné un témoignage somme toutes moins accablant que la mutilation territoriale infligée pour des siècles à l'Ukraine et à la Biélorussie par la radioactivité du

strontium 90 et du césium 137 dispersée alentour du site. Mes étudiants brésiliens adoraient. Je crois bien qu'un futur président de la république (Bani Sadr) est venu assister à une séance du séminaire sur le marché pétrolier... Une année, j'ai eu sous les yeux un étudiant japonais transcrivant à toute allure mes bavardages en idéogrammes sur son cahier d'écolier...

Malgré la fatigue, l'endettement et l'angoisse où me plongeaient les menaces de suicide de ma femme, cette époque a sans doute été la plus dense de ma vie.

Mais mon amie allemande (« cette bochesse ») n'aimait pas trop séjourner longtemps dans mon nouvel ermitage. Ce n'est que chez elle, dans son studio de Courbevoie, qu'elle pouvait donner libre cours à nos délicieux jeux d'amour, sans crainte de se trouver prise au piège d'un mariage, d'une maternité ou d'une simple surveillance qui lui aurait rappelé la cage où elle l'avait claquemurée son enfance. Elle m'admirait. « J'ai connu des aventures avant toi, mais jamais si haute. Je ne redescendrai pas. » Se défiait comme d'une honte de toute jalousie. Se serait coupé la langue plutôt que de me demander où j'étais la veille au soir, n'ayant pas répondu au téléphone... J'avais trouvé mon havre singulier. Ce que la vie ne donne qu'une fois, je l'ai eu. Grâce en soit rendue aux déesses du sexe et de l'amour, puissances des abysses.

Quand j'ai été invité au débat national sur l'énergie à Rio de Janeiro en septembre 1980, (elle m'avait dit : « Si tu tombes sur une jolie Brésilienne, ne te prive pas ! » J'en ai bien croisé une jeunette en maillot deux pièces, pas moche, qui m'a fait de l'œil sur la plage d'Ipanéma, à deux pas de mon hôtel. Privé de rien, je lui ai répondu par un sourire paternel), dans la grande salle de conférence, les nucléocrates s'étaient spontanément retranchés au centre, cravates et costumes croisés, cheveux courts, tandis que les contestataires tournaient autour, col ouvert et chevelus, avec des cris de guerre comme les Peaux Rouges dans les westerns tournoyant autour des charrettes d'immigrés disposées en cercle. Le programme nucléaire brésilien (une commande de huit gros réacteurs à la RFA) ne s'en est jamais remis. Médiocre satisfaction, sauf l'agrément touristique. Je n'oubliais pas mes frères profonds, les Incas. J'avais plusieurs fois esquissé par écrit la fameuse première rencontre entre ceux de Pizarre et ceux d'Atahualpa. Je racontais à la première personne, comme revenu d'une vie antérieure.

Dès le premier coup d'œil, l'intuition de l'effondrement de l'Empire ? Amorce qui ne mettait le feu à aucune forêt imaginaire. Mon narrateur était supposé né sur la côte, près de Nazca, au village d'où l'on pêchait le poisson et les crustacées que des coureurs échelonnés à travers la Cordillère apportaient chaque jour à Cusco, à la Cour de l'Inca... J'ai fini par entendre la leçon de tant de cinéastes : quand une scène ne fonctionne pas, essayez l'inverse ! Ingrid Bergman exigeant le rôle de la putain à la place de Lana Turner dans *Dr Jekyll & Mr Hyde*, ou Jean Renoir confiant le rôle du châtelain bien de chez nous à Marcel Dalio, avec sa gueule de rastaquouère, pour *La Règle du Jeu*... Il fallait que mon jeune héros, au contraire, se jette d'abord dans les bras de ces cavaliers ahurissants, pour se venger de la récente domination des montagnards incas. J'avais trouvé mon fil conducteur. J'ai lu tous les récits de la Conquista, j'ai appris à lire le castillan, je suis monté dans la salle des incunables à la Bibliothèque nationale, j'ai rempli des centaines de fiches d'anecdotes sidérantes (celle-ci rapportée par Joseph de Acosta : la grande armée d'Almagro en route vers le Chili découvre, parmi les cadavres du détachement d'avant-garde, un enfant qui n'avait survécu à une longue tempête de neige qu'en se nourrissant des chevaux morts, congelés par l'altitude !) (j'en ai fait une fille). J'ai trouvé à Paris un exemplaire du codex de Huaman Poma de Ayala, découvert trois siècles et demi plus tard à la bibliothèque royale de Copenhague, copie d'un manuscrit rédigé par un fils de prince inca dans un sabir mi-quetchua mi-castillan, mais illustré de dessins naïfs montrant les batailles, le défilé des momies princières portées sur la grand-place de Cusco pour la Fête du Soleil, la lubricité d'un curé espagnol soulevant du pied la jupe d'une pénitente indienne venue à confesse, et surtout, diamant parmi les perles, la fosse au jaguar où l'on jetait tout rebelle à l'Inca : je vois le jeune révolté, en position fœtale, environné tout autour de

bêtes féroces !... Mon héros est doué pour les langues. Il apprend l'écriture sur le sable de son oasis, on l'emmène à Séville pour en faire un interprète de la Conquista. J'imagine sa stupeur en découvrant Séville, centre du monde à l'époque, stupéfaction pareille à celle d'un Égyptien du temps des Pharaons qui aurait été magiquement propulsé à Venise, ou celle, bien réelle, des immigrants d'Europe centrale arrivant dans le port de New-York. Je n'ai guère d'imagination. Lisant ces chroniques incroyables, il me suffisait de me demander « Qu'est-ce que j'aurais fait à la place du héros ? » On le sait, la prétendue remémoration détaillée d'une vie antérieure vaut psychanalyse. L'imagination est une sorte de rêve, un révélateur d'inconscient. Le futur lecteur joue le rôle de l'écoute Et ça marche ! Ce n'est évidemment pas par hasard que la découverte du Nouveau Monde m'a tant occupé. Tout y était : cette vie à cheval sur deux civilisations, la découverte progressive de l'infamie du père (l'Espagnol) mêlée à l'émerveillement préalable devant son art du langage, la fascination pour l'écriture, la traversée de l'océan comme passage d'un monde à l'autre (le sana), l'inexorable pivotement de la vision politique du monde, la persistance séculaire du souvenir du viol primitif de la Conquista (certaines années, dans le folklore andin commémorant toujours le crime originel, pour changer, pour rire un peu, c'est l'Espagnol qui se trouve rejeté à la mer !), et même le rôle majeur des microbes importés d'Espagne, qui ont provoqué le plus grand cataclysme démographique de l'histoire humaine. De 1500 à 1600, le nombre des Amérindiens a été divisé par dix. Ce n'était pas encore le BK, mais la grippe, la variole, le choléra, le typhus, les oreillons, la rougeole..., toutes maladies contre lesquelles les peuples immigrants avaient perdu l'immunité, ayant traversé le détroit de Béring à l'époque où l'on passait encore à pieds secs, le niveau des océans étant soixante mètres plus bas qu'aujourd'hui.

Je déversais sans vergogne ces horreurs, ces merveilles dans l'un des ordinateurs de l'école dont mes thésards avaient appris à me servir en regardant pardessus leur épaule. Moi qui me méfie comme de la peste des adorateurs de la technique (pourquoi pas « technologie » pendant que vous y êtes ? Ça ne dit rien de plus, mais on en a plein la bouche, et ça fait américain ! Chic, quoi !), j'aime cet outil de modernité, qui évite les recopiations fastidieuses, qui permet de se corriger indéfiniment, qui vous fait lever au milieu de la nuit pour changer un mot, une expression maladroite, quitte à se retrouver encore le nez sur son clavier au lever du soleil.

Jamais je n'ai mis si longtemps à écrire un livre. Ayant esquissé l'essentiel, je suis naturellement retourné à Barcelone pour voir les caravelles reconstituées à l'occasion du cinq-centième anniversaire du débarquement de Christophe Colomb aux Bahamas ; à Séville pour fouiller dans les archives de la Conquista où l'on comptabilisait minutieusement les arrivées d'or et d'argent. J'ai cru que le cœur me tombait dans les pieds quand j'ai trouvé non seulement le nom de chacun des navires qui avaient traversé « le gouffre amer » au seizième siècle, mais celui du « Maître » et des principaux passagers : pour un peu, j'aurais découvert mes personnages en personne ! C'est l'année 1543, où justement Frère Bartolomeo de Las Casas attend le galion qui va le conduire au Chiapas, prendre le nouvel évêché qui portera son nom. Il interroge âprement mon jeune héros, plume en main « Et la reprise de Cusco, combien de morts ? La peste de Pachamamac, combien de morts ? » Il note tout dans un grand cahier. Devant les visiteurs andalous, il ne mâche pas ses mots : « Et que diriez-vous si les Turcs venaient prendre Séville pour piller les tombes de vos ancêtres, et proclamer que C'est Mahomet leur véritable créateur, et que vous devez vous agenouiller devant lui ?... Moi je vous dis : quiconque ne rendra pas l'or volé aux Indiens doit être excommunié ! » L'autre enrageait : « Vos beaux discours poussent les Indiens à l'insurrection ! Vous aurez notre sang sur la conscience ! » - Et moi, j'entendais mon père ! Et quand Manco Inca menace Pizarre : « Les visiteurs sont toujours les bienvenus chez nous. Mais si vous cherchez à faire tache d'huile, vous aurez la guerre à mort ! », j'entendais Ho Chi Minh avertissant Thierry d'Argenlieu ! Je suis retourné à Madrid où un musée de cire pareil à notre musée Grévin a reconstitué grandeur nature avec les costumes de l'époque la première rencontre entre Pizarre et

Atahualpa (j'étais seul dans la salle. Un instant, debout au milieu d'eux qui allaient se mettre à parler, à bouger, je suis devenu l'un des protagonistes, l'interprète évidemment). J'ai fait un stage sur le Belem pour comprendre le maniement des voiles, comment on grimpe jusqu'au grand cacatois, comment on repère la position du navire par rapport aux amers de la côte, etc. ... Je suis retourné à Lima pour interroger historiens et archéologues, voir de mes yeux les momies parées d'or, d'argent et d'émeraudes, menton aux genoux, visage entre les mains, et les fabuleuses tapisseries (plus grandes que celles qu'on savait tisser dans l'ancien monde à la même époque : jusqu'à douze mètres de large !). Je suis retourné à Cusco, que le frère Vicente Valverde avait insultée en la découvrant tapie au creux de sa grande vasque inclinée, au confluent de deux rivières « Voici la grande prostituée, celle qui est assise aux bords des eaux comme l'a dit saint Jean ! Voici Babylone, la cité des abominations, la ville de Satan ! » Ça lui allait bien, les anathèmes, l'enfant de salaud, lui qui avait signé l'arrêt de mort de l'Inca une fois livrée la fabuleuse rançon, reniant les promesses espagnoles les plus sacrées. On dit qu'il est mort bouffé par les anthropophages des îles. Bien fait pour sa gueule ! Je suis retourné à Nazca pour les fameuses « pistes » dont on ne voit que d'avion, tracés sur une terre désertique, les immenses animaux stylisés qu'elles présentent à la face du ciel comme pour appeler les constellations au retour de la saison qui fera renaître le maigre fleuve descendant de la Cordillère. et dont l'origine réside sans doute dans la nécessité de dérouler et de tendre sur une surface bien plane les fils de chaîne des métiers à tisser sans mêler les pairs et les impairs pour y entrelacer la trame, comme faisaient, hier encore, les pêcheurs sur les quais des ports catalans pour assembler leurs filets... C'est entre la Dominique et la Guadeloupe, au milieu de ces îles si profondément ravagées par l'exploitation des autochtones, et surtout l'irruption du bétail importé d'Espagne qui broutait les cultures ancestrales de manioc, de sorte que la population caraïbe a complètement disparue, et que les anciens noms de lieu, éradiqués de la mémoire collective, ont dû être remplacés par des noms importés par le colonisateur (Bouillante, Pigeon, Roseau, Petit Bourg, Gosier...), c'est entre la Dominique et la Guadeloupe, donc, que j'ai cru trouver, comme Paul sur le chemin de Damas, le dénouement de mon histoire. S'étant débarrassé de l'Espagnol, le héros ne conquiert la jeune princesse qu'il poursuivait de mer en mer, depuis l'origine du roman, qu'en remontant à ses trousses un ruisseau débouchant sur un lac minuscule au pied d'une cascade, où ils se posséderont enfin l'un l'autre. Avec le recul, la métaphore anatomique m'apparaît si transparente que j'en rougirais presque.

Cette fois, j'ai bel et bien vidé mon sac. Toutes les pièces du puzzle sont sur la table, et le perspicace lecteur de roman policier n'aura pas manqué de relever les indices dont j'ai, plus ou moins consciemment, semé les pages qui précèdent. La clé de ma névrose, on l'aura pressenti, c'est le Fantôme Ya. Pour moi, désirer une fille, ça a été longtemps, obscurément, la nostalgie fœtale. Que je prenne moi-même tout entier le chemin de mon sperme : simulacre fugitif d'un retour au sein maternel... D'où mon amour de la mer vingt fois noté : le baiser d'Ava Gardner sortant de l'onde en pleine nuit pour que je la couche sur un tapis de goémon, dans nos jeux amoureux tirés de Pandora, et, mieux encore, ce premier poème érotique que j'écrivis à seize ans, à la gloire de la même Ô caravelle gorgée des plus obscurs trésors, Je me noierai dans la splendeur nocturne de ton corps... Venise entrelacée dans ses canaux, les mers semi-fermées, la Méditerranée, les Caraïbes - thalasso tropisme dont le secret n'est peut-être que l'insurpassable souvenir du bercement dans le liquide amniotique. Mon goût pour les bains chauds prolongés dans la semi-obscurité et le quasi-silence du clapotement, agrémenté parfois du murmure d'une voix aimée venue de la pièce voisine...

Je suis éternellement amoureux du sommeil, qui ne m'aime guère. Expérience obscure, suprêmement confortable par la position, la passivité et le climat, le plus proche écho de la vie prénatale. Ô délice de l'instant où je sens que les portes de la nuit s'ouvrent enfin pour moi. Ô délice de me retourner dans mon lit quand je sais que je vais me rendormir à l'instant. Ô délice, le meilleur sans doute, d'apprendre à la montée de l'aube que j'ai encore droit à une petite heure de somnolence paresseuse, à mi-hauteur

entre conscience et inconscience, le chat pelotonné au creux de mes genoux, heureux lui-même de se rappeler le grand corps délectable de sa mère qui respire doucement pour ménager l'aise de sa progéniture pendue à ses mamelles. Ô supplice quotidien de la tentation du somnifère qui me privera du souvenir de mes rêves et me laissera, le jour suivant, mécontent d'avoir chimiquement forcé le passage entre les bras de Morphée. Je suis resté un môme, et fier de cet infantilisme qui me fait adorer les feux d'artifice, les orages, les films catastrophe, les éruptions volcaniques, tout ce qui menace l'ordonnance flic et curé du monde adulte, et, naturellement les animaux sauvages, tigres à dents de sabre, ou dinosaures de toutes sortes. Bien avant d'en avoir identifié la source, je suis captivé par l'histoire très ancienne, celle de l'humanité à défaut de la mienne propre.

Au contraire de mon père, ce ne sont pas mes ancêtres proches qui m'intéressent, ceux qui portent mon nom, mais les lointains, antérieurs à toute nomination. La naissance de l'écriture à Sumer et aux bords du Nil, bien sûr, mais par-dessus tout la naissance de l'art telle qu'elle se découvre - en Italie, en Espagne, en France - dans les grottes ornées du paléolithique supérieur. Tant qu'à me construire une maison troglodyte, je n'ai pas résisté à l'envie de faire reproduire au fond de la salle de séjour, par un jeune couple d'amis, relief et dessin, la célèbre fresque des lions sans crinière, des mammoths et des rhinocéros, cachée dans la salle la plus reculée de la grotte Chauvet - salle réservée aux animaux les plus redoutables peinte, à la stupeur des archéologues devant la maîtrise du trait, il y a trente-trois mille ans ! Deux fois plus ancienne que Lascaux ! Comme si l'enfance de l'art avait été, d'entrée de jeu, sa plus haute expression....

Mais comme si, à ma stupeur en écrivant ceci, j'avais dû exposer à la lumière tamisée de mon séjour le mythe d'origine de ma propre naissance : immense « blason d'appartenance » - Six mètres de large sur trois de haut, les dimensions de l'original -, autrement ouvert, libre, joyeux et sauvage que la Prison de Piranèse de mes trente ans que j'ai choisi, jeune marié, pour décorer notre entrée, - ou le macabre Suaire de Turin dans la chambre de ma mère !

J'aurais pu raconter toute cette histoire en simples légendes de ces trois images. Reprenons.

Au commencement, au printemps 1927, fut le désir de Marguerite de concevoir un nouvel enfant. Son époux y consentit. Elle en fut comblée. Ô patrie perdue, ô bienheureux bercement dans l'obscurité liquide et nourricière, quand elle marchait, quand elle respirait, quand elle parlait, quand elle dormait. C'était trop beau. Ça ne pouvait pas durer. Ça finit quelque peu prématurément, comme je l'appris par hasard un demi-siècle après. Á 9 h du soir le 31 décembre 1927, s'étant beaucoup dépensée pour aider sa belle-mère à préparer le réveillon. Marguerite s'est sentie brusquement débordée. Il a fallu appeler d'urgence la sage-femme.

Je suis né très vite, deux ou trois semaines d'avance sur le programme. J'ai souvent rêvé qu'enfermé dans une rame de métro, des vapeurs toxiques me poussaient à chercher précipitamment la sortie... (J'en ai gardé, à l'étonnement de mes amis, une hâte impolie à m'éclipser des soirées ou je me sens de trop. Et une tendance irrésistible à la précipitation pour me débarrasser des tâches qui m'ennuient.) - J'ai lu chez tous les chroniqueurs de la Conquista que les rebelles à l'Inca étaient jetés dans une « fosse au jaguar », mais que le troisième jour, s'ils y avaient survécu, on les en tirait, non sans les honneurs réservés aux protégés des dieux. Pourquoi cette anecdote, somme toute banale, m'a-t-elle hanté des années, au point que je l'ai placée en ouverture de La Nuit Inca ?

Cette cavité sombre et palpitante, cette attente anxieuse à l'affût des moindres bruits, la brusquerie du dénouement ... « J'ai déjà vécu ça dans une autre vie ! » - J'ai moi-même peine à y croire, et pourtant, les notes écrites, les dates sont là, irréfutables : c'est bel et bien cette description pittoresque, découvertes dans un album d'animaux, qui m'a sollicité l'imaginaire pendant des années, jusqu'à me catapulte dans l'écriture romanesque !

Reste que mon incurable optimisme, ma résistance aux plus fastidieuses épreuves, ma force en somme, viennent, je n'en doute pas, d'une gestation bienheureuse - au contraire de ma sœur aînée, nymphomane dans son adolescence par vengeance contre une fécondation que j'imagine désastreuse, et pochetrone jusqu'au dernier matin.

En dépit de ses trois charmants enfants déjà mariés, elle s'est plongée une bonne fois pour toutes dans un fleuve glacial, ultime espoir de réparation d'une pré-enfance chaotique. ... Bref, entre 1920 - sa conception, - et 1927 - la mienne -, Marguerite s'était sans nul doute réconciliée avec le tragique de sa jeunesse. Elle n'en avait pas moins gardé une extrême retenue sensuelle envers ses bébés successifs, alors que ma sœur aînée, au contraire, nul homme ne m'en interdisait l'accès, à l'âge décisif de la formation de l'OEdipe. (J'avais trois ans, elle dix.) D'où peut-être ma totale ignorance à l'égard de la fameuse jalousie, où l'on voit communément l'essence de tout amour. Pour être jaloux, je suppose qu'il faut d'abord s'être senti propriétaire (de sa maman), et menacé par un rival. Or je n'ai jamais eu pour rival qu'un mort, et un Dieu. Croyez-moi si vous voulez : aucune des femmes que l'ai aimées, avec ou sans bonheur, ne m'a jamais inspiré un tel sentiment. Ou bien elles « appartenaient » à un autre, et je n'avais pour celui-ci qu'une sympathie plus ou moins distante (« il en a de la chance, celui-là ! »), ou bien elles m'aimaient, et leur fidélité ne m'a jamais fait aucune question.

Je tiens Proust pour un fabuleux musicien de la prose française ; j'adore son art de faire rebondir de page en page la même métaphore comme les variations d'un leitmotiv (les Germantes, une race d'oiseau ; la loge de l'Opéra, une grotte peuplée de déités marines ; le regard d'une belle femme sur Albertine, un phare, etc.) Mais, rien à faire, il a beau espérer que son livre « fournirait aux lecteurs le moyen de lire en eux-mêmes », le travestissement de l'auteur homosexuel en narrateur hétérosexuel - pour éviter de scandaliser sa maman -, me rend louche non pas ses émotions (« l'inimaginable enfer »), mais les « lois psychologiques » qu'il prétend tirer de ses interminables tourments jaloux. Albertine lui devient indifférente s'il ne la soupçonne pas de rêver d'un autre, ou d'une autre ! - Ce type est fou à lier. - Ou bien serait-ce à moi qu'il manque une case ? Une fois, cependant, une seule fois dans ma vie, en vacances ensemble à Ginostra, ayant assisté aux larmes d'un enfant de douze ans qui s'était cru abandonné par sa mère, j'ai vu une amie dont j'avais été amoureux sans espoir s'accroupir pour lui essuyer tendrement le visage, le consoler, (un geste dont Marguerite aurait été bien incapable) ... J'ai ressenti comme un trait de feu en plein cour cette tristesse mauvaise, amère, que les autres nomment jalousie. (La « case » ne me manque donc pas tout à fait !) Mais au contraire de Proust, cette émotion ne m'est pas apparue dans la configuration classique : « Cette femme rêve d'un autre ».

C'est à un enfant en guerre contre sa mère que je m'identifiais. L'abandon ou j'ai passé mon enfance n'a pas assombri mon âge adulte, porté par un incurable optimisme. Dans les querelles du siècle, je me suis presque toujours trouvé d'instinct du bon côté. Le puritanisme en a pris plein la gueule depuis un demi-siècle. Alléluia ! L'antisémitisme, le mépris des Arabes, des jaunes, des noirs, tellement vertueux dans ma famille et ma classe sociale, même motif, même punition. Colonialistes, nationalistes de tous poils, curés tartuffes, staliniens de toutes races et de tous pays, apôtres du surgénérateur solution-finale-au-problème-de-l'énergie, on te vous les a tous bien foutus culs par-dessus têtes dans les poubelles de l'histoire. Je pavoise, et comment !

Qu'est-ce que vous avez à pleurnicher sur le déclin de vos « valeurs » ? Ça vous manque vraiment, un Pape, un Chef, un de Gaulle, un Secrétaire général, un jeteur d'anathème, une grande gueule... ?

En l'an 3000, est-ce que les hommes continueront de « lutter pour leur servitude comme si c'était leur liberté ? » - Sortez-vous de la tête, frères humains, que vous devez faire de vous-mêmes le contraire d'une femme, le contraire d'un sauvage, le contraire d'un fou, le contraire d'une bête : vous y perdez ce que vous avez de meilleur ! Je n'ai pas à me plaindre. Je dois cette justice à mon corps, le compagnon

obscur, qu'il m'a toujours loyalement servi. L'hiver glacial de la guerre, la pauvreté de la bouffe, il s'en est fait une raison. S'il ne m'a pas sauvé du bacille de Cook, ce fut en fin de compte plutôt pour mon bien ! Les épreuves auxquelles je l'ai soumis les années suivantes, toujours à la cravache, courses folles à travers Paris, travail forcené, malheur amoureux, chasteté force, excès de tabac, insomnies, il a tout encaissé presque sans moufter. On peut vérifier sur mes feuilles de paie : en trente-sept années de service pour autrui, pas quinze jours d'absence. Comme ma sœur aînée, comme le consul de Grande Bretagne au pied du volcan mexicain, j'ai goûté à l'alcool qui donne du piquant à la vie quotidienne, mais rien à faire : je vomis avant d'accéder à la béatitude de l'ivresse !

J'aimais le tabac, non pas tant pour l'excitation nerveuse qu'il favorise, que pour me préserver du monde derrière mon rideau de fumée, ou m'en parer aux yeux des autres. Au bout de trente ans, ce sont mes bronches qui m'ont persuadé que pour si peu, c'était trop cher payé. Quant au petit frère indocile, « ce machin qui leur pend entre les jambes » comme disait ma sainte mère, il ne m'a jamais trahi que deux ou trois fois, à fort juste titre, tétanisé par la chair que je lui offrais en pâture. Jusqu'ici, à l'âge où beaucoup de mes contemporains se sont déjà évaporés dans la noirceur du changement de millénaire (rester le dernier des Mohicans, lent de pas et de mémoire, ne m'effrayerait pas : les nouvelles générations sont si jolies ! Je n'écris que pour elles), je n'ai pas eu la vie ingrate et tristounette que laissait craindre mon enfance. J'ai inventé ma liberté pas à pas, sans guide, à tâtons.

Côté pile, presque sans tricher, obliquement, laborieusement, avec des détours compliqués dus à ma frousse, j'ai gagné presque toutes les batailles familiales, professionnelles et politiques que j'ai dû livrer, presque toujours à mon corps défendant. Côté face, après avoir longtemps peigné la girafe, j'ai fini par exercer le métier le plus gratifiant pour moi et pour mes élèves. J'ai publié des livres comme j'en rêvais enfant. Pas précisément ceux que j'aurais aimés : des livres pour sortir d'une impasse, plutôt que pour la joie. Un peu tard, certes, mais délivré de culpabilité, j'ai fait l'amour à deux ou trois des plus belles femmes qui soient passées dans mon champ visuel, avec des vacances plus ou moins longues entre chacune. Nous nous sommes donnés du bonheur à bouche que veux-tu des années une fois au moins avec la même, plus d'une décennie à la file ! Quant à celles, innombrables, que j'ai désiré sans parvenir à les effleurer, s'il existe après la mort un cérémonial aussi rocambolesque qu'un Jugement Dernier, fasse que Thot le dieu à tête d'ibis, greffier de la pesée des âmes chez Pharaon, me dispense de réaliser jusqu'à la fin de l'éternité tant de désirs inassouvis : forniquer jusqu'à plus soif avec les grandes déesses patentées de l'amour, danser une baignade crapuleuse dans sa piscine avec Esther Williams, défoncer le popotin de Sophia Loren, brouter le museau de Rita Hayworth... Je crains fort que ce ne serait, dans ma petite Divine Comédie privée, qu'un chant à placer au Purgatoire, sinon en Enfer. Une seule vie me suffit. « Que l'art reproduise le monde ? Vous ne trouvez pas qu'un seul exemplaire de ce sacré machin est suffisant ? » - Sans les avoir d'aucune façon mérités, j'ai reçu, tombés du ciel, quelques-uns des plus fabuleux cadeaux dont j'aurais jamais osé rêver.

Toutefois, j'aurais préféré être une fille. Je l'ai dit dès l'enfance, non sans susciter moult sarcasmes de la part de mes interlocuteurs mâles, et entendre mettre en doute ma sincérité comme si j'avouais cette préférence pour faire le malin. Je n'ajoutais pas : une belle fille, ça allait de soi. Que dirais-je aujourd'hui ? Lauren Hutton, avec son léger strabisme ? Julia Roberts, guiboles cagneuses et quarante-huit dents ? Faites vos jeux, futurs godelureaux en mal de féminité ! Les vitrines croulent de nouveautés ! Meryl Streep, en dépit de son nez en étrave ? L'ébouriffante Angie Dickinson ? La délectable Michelle Pfeiffer ? (Tant qu'à choisir son sexe, autant s'éviter une mocheté.) Non. J'implore Brahma de me réincarner en une beauté plus discrète, plus secrète, quasi-virginale, avatar peut-être d'une tourterelle ou d'une licorne, que Krzysztof Kieslovski avait doté entre Paris et Varsovie d'une singulière « Double vie » sous le nom de « Véronique ». Les fous de cinéma l'auront identifiée : Irène Jacob Son baiser serait un don mystique, son amour un nirvana.

Il me semble que ce doit être un bonheur en soi que de découvrir chaque matin dans son miroir un beau visage, au prix de quelques apprêts. Le rasage quotidien, que la langue fait synonyme de corvée, me gratifie au contraire. Délivré de cette forêt de piquants toujours recommencée qui nous apparente aux hérissos, je retrouve sous la main mon cher visage clandestin de jeune fille.

Le corps féminin me paraît pétri dans une glaise plus précieuse que celui de l'homme. D'essence supérieure. Je regarde le tennis féminin avec bien plus de plaisir que le masculin. « Les jambes de Cyd Charisse sont une preuve de l'existence de Dieu » a joliment écrit un critique, et je n'en pense pas moins du corps entier d'Esther Williams quand elle était jeune championne de natation. Il faut me traîner pour aller voir un film où il n'y a pas au moins une fille au beau visage, et j'y cours si elle y montre ses épaules nues à défaut de ses jambes. J'enrage de cette mode télévisuelle qui exhibe infailliblement dix gueules de brutes pour un joli minois épisodique.

Ce fut d'ailleurs dès l'enfance l'objet d'un bizarre contentieux avec ma mère : elle trouvait ma tignasse ridiculement longue, et me chinait : « Alors, tu vas bientôt chez le coiffeur ? » Une nuit, elle est allée jusqu'à me surprendre dans mon sommeil des ciseaux à la main, innocent Absalon pris en traître, pour me couper une mèche sur le devant, m'obligeant à réduire le reste à l'avenant. Sans doute trouvait-elle que je ne faisais pas assez viril, avec mes boucles dans tous les sens, débordant sur les oreilles et dans le cou. - Son Antoine portait sans doute le cheveu ras, comme tous les sous-officiers... Où est l'énigme, dans cette anecdote risible ? Réponse faute de l'avoir, l'être ! Dès l'enfance, faute de féminité abordable autour de moi, j'aurais adoré prendre le rôle à mon compte. Plus tard, je me suis diverti à scandaliser mes interlocuteurs sur le thème : « J'aurais voulu être une fille pour pouvoir être lesbienne. », rejoignant ainsi la grande fraternité des « lesbiens » dont Stendhal (lui aussi éternel amoureux) est le plus célèbre exemple - avec Baudelaire peut-être, qui aurait préféré Les Lesbiennes comme titre à ses Fleurs du Mal.

Aujourd'hui, instruit notamment par le Fantasma Yga, je ne crains pas de faire un pas de plus vers la source de mon fleuve, la reconnaissance de mon projet existentiel inconscient. J'aurais voulu me concevoir, me mettre au monde moi-même. - Jamais mon amie allemande ne m'a tant fait de plaisir étymologique qu'en me révélant que dans sa langue, Schopfer signifiait à la fois « créateur » et « puiser », celui qui tire l'eau du puits, - origine justement de notre nom de famille ! (Mon père aurait-il apprécié ?)

Me faire Dieu, oui, mais version féminine. Déesse créatrice de soi-même ! Est-ce là le fin mot de mon histoire secrète ? Aphrodite se donnant naissance à elle-même à partir de l'écume de la mer ?... Aphrodite qui sera aimée de Dionysos, le dieu efféminé venu d'Orient (ce n'est pas lui qui aurait glorifié les valeurs viriles, le culte du héros, la hiérarchie, la compétition, la guerre, le fric, toutes mes horreurs...)

D'où cette maison maritime et troglodyte, en forme de ventre maternel, à laquelle j'ai consacré toute mon énergie depuis un quart de siècle, et où, loin des séductions de mon cher vieux Quartier latin, de ses cinémas et de ses librairies, je vis plus serein que nulle part ailleurs, avec ou sans la visite de charmant(e)s ami(e)s.

Comme Dieu lui-même (je l'espère pour lui !), je me fiche pas mal de mon immortalité, cette tarte à la crème des critiques d'art et de littérature. Si Dieu est digne de lui-même - je ne rigole nullement -, il ne doit souhaiter que de devenir inutile, l'homme s'étant levé sur ses pattes de derrière pour reprendre enfin, après quelques péripéties historiques plus ou moins abjectes, le flambeau de la Création.

De même, je me fiche qu'on se souvienne de moi, de mon nom et de mes œuvres. Oubliez-moi, mes amours, laissez tomber ce pauvre « devoir de mémoire ». Et maintenant ? À quoi ça t'avance, à 76 ans,

d'avoir enfin dénoué le sac de nœuds de tes origines ? Te voilà terré à présent comme un ermite dans une maison vide...

Ça m'avance à tout. Ça me sort de l'eau antédiluvienne où je pataugeais encore. Tant qu'on a un souffle de vie, tout reste possible, pour le bonheur, pour le salut, pour la vérité. Je me croyais enfant abandonné, inconsolable ; je me découvre, bel et bien consolé, fils d'une grande mutilée. À mon tour, je sais enfin où je suis chez moi. (J'en ai mis un temps !) Je ne suis pas davantage « propriétaire » de Ginostra que les hommes de Cro-Magnon ne l'étaient de la grotte Chauvet, aux murs desquels ils ont peint l'image des formidables animaux qu'ils croisaient chaque jour. De telles œuvres n'appartiennent qu'aux dieux. Une psychanalyse achevée ne fait jamais que remanier votre mythe d'origine, ce n'est pas Tonton Sigmund qui vous dira le contraire.

On ne retrouve jamais le passé lui-même, qui est aussi inaccessible que la genèse de l'art paléolithique, la conception de Jésus, ou la conquête du Pérou, mais son sens. Le Fantasma Yga n'est rien d'autre, peut-être, que la transposition sur le mode érotique de la remontée du fleuve que j'achève ici, en reconstituant les sentiments de ma mère à l'époque de ma propre préhistoire. Je ne suis pas retourné dans sa matrice, mais dans son cœur adolescent. Je sais à présent comment doit finir La Nuit Inca, que Jean-Daniel Belfond (le fils de Pierre) m'a si magnifiquement édité, avec toutes ses illustrations d'époque.

J'avais cru m'en tirer par le Fantasma Yga : mon héros conquiert enfin sa belle et jeune princesse qu'il poursuivait d'un océan à l'autre, et qu'il tire enfin des griffes espagnoles. La remémoration de la vie antérieure s'interrompt brusquement là, comme s'il avait été happé par un invraisemblable retour au sein maternel. Mais non. En vérité, cachés du monde et des guerres sur cet îlot des Carabes peuplé de frégates et de poissons bleus, à mi-chemin de leur aller et retour, ils font enfin l'amour, tant et si bien que la voilà enceinte. Elle met au monde un fils, et peut-être une fille. Et lorsqu'au bout d'un an, soudain, une galère espagnole fonce sur leur refuge après avoir incendié l'île voisine (une colonne de fumée noire à l'horizon les a alertés), ils ont tout le temps, comme les trois autres qui avaient fui Bethléem pour l'Égypte, de se fondre dans la petite jungle tropicale qu'ils connaissent comme leur poche, non sans avoir fait disparaître les traces de leur séjour paradisiaque. Plus tard, c'est un pirate français ou anglais qui les tirera de là pour les ramener dans leur patrie, au Tawantinsuyu. Je veux dire : au Pérou.

À présent, je sais que je dois y retourner. Retrouver une troisième fois le paysage fabuleux de ma prétendue vie antérieure. Le dépaysement, je l'ai expérimenté bien des fois, est un étonnant stimulateur de mémoire et de lucidité envers son inconscient. De même qu'un coup de pied bien placé débloque une machine récalcitrante, de même le changement soudain de climat, de paysage, d'habitat, de régime alimentaire et d'interlocuteurs suffit bien souvent à délivrer l'imagination encalminée. Ce n'est que là-bas, dans mon autre vie peuplée de millions d'oiseaux de mer, ou à Cuzco peut-être, « Nombri du monde » selon les Incas, que je trouverai la preuve irréfutable.

Avec mon souffle court et mes pauvres genoux désormais faillibles, je suis bien encore capable de chevaucher un mulet ou un cheval (avec péon tenant la bride) qui me monterait jusqu'au Chemin de l'Inca, d'où l'on redescend sur Machu Pichu par la ligne des crêtes, longeant à main droite la Vallée sacrée des Incas, et, à main gauche, par-dessus les méandres profondément encaissés de l'Urubamba, les plus beaux sommets de la Cordillère orientale (la dernière fois, à 62 ans, je l'ai bien fait sur mes pieds). Et surtout, descendre enfin la route directe franchissant par le Maître-Pont de la Voie Royale la vallée de l'Apurimac, par où les coureurs échelonnés apportaient tous les jours le poisson frais depuis l'océan jusqu'à la Cour de l'Inca. La même route par où mes héros montaient chaque solstice d'été pour commémorer la fête du Soleil, C'est-à-dire l'unité de l'Empire. La route que je n'ai pas pu emprunter en

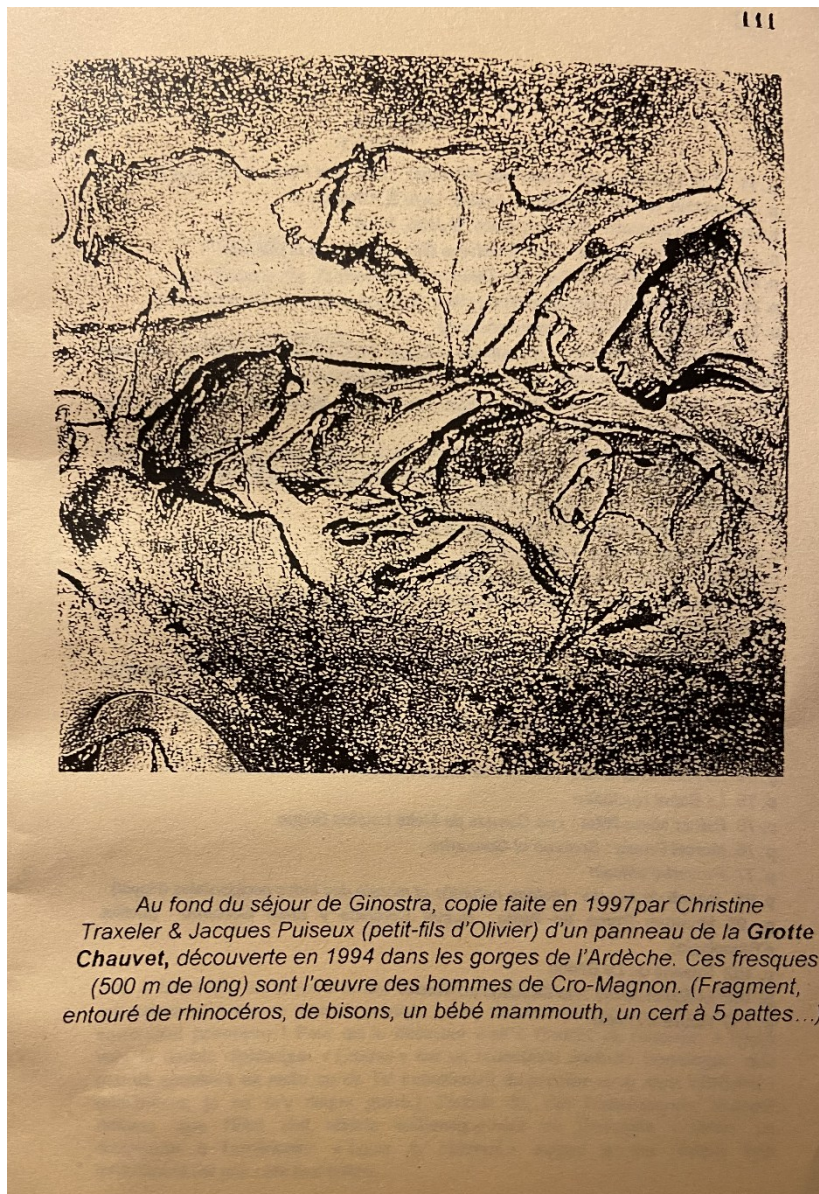
juillet 1989, contrôlée qu'elle était à l'époque par les guérilleros soi-disant maoïstes du Sendero Luminoso : « Tu risques au minimum de te faire prendre en otage par les compagneros, comme on dit là-haut, et au pire de te faire brûler dans ta voiture, comme c'est arrivé la semaine dernière à un chauffeur de car ». Peut-être aurai-je la chance de dénicher un éditeur qui me traduirait La Nuit Inca en castillan (pour les Latino-Américains, ce serait « nos ancêtres les Gaulois » !).

Peut-être, bien mieux encore, retrouverai-je trace de la descendance de mon héros ! Certes, au contraire de quelques moines admirables, auteurs de magnifiques chroniques, les curés espagnols immigrés au Pérou étaient souvent des crapules lubriques, mais ils savaient tenir des registres de naissance, aussi scrupuleusement que les notaires de la Tour de l'Or pour prélever le Quint royal sur les arrivages en provenance du Pérou.

Suivant la voie inverse de mon père, je descendrais ainsi de registre en registre ma généalogie, jusqu'à me découvrir un quinze ou seize fois arrière-petit-neveu à la mode du Pacifique (on disait alors « la Mer du sud »). Ce serait un très grand Péruvien, superbe, habitant Cusco. Par une chance inespérée, il aurait épousé une jeune et jolie Française, qui mettrait au monde, peu après ces retrouvailles fantastiques, un bébé de sexe masculin, nommé Lani. Un de ces noms venant des îles du couchant, qui atteste, en même temps que certains outils de pêche, que d'anciennes migrations ont conduit des Polynésiens jusqu'à la côte ouest de l'Amérique. La haute taille du père contraste d'ailleurs avec celle des peuples quetchuas de la Cordillère, majoritairement venus d'Asie, par le nord. Avec eux, j'emmènerai Lani encore bébé à Ginostra. Quand tu découvriras les cinquante-quatre marches d'escalier qui montent de la terrasse au parking, tu les grimperas d'un seul élan à quatre pattes, sans te retourner. Quand tu me verras sur mon lit, tu aimeras te jeter sur moi de tout ton poids plume, les bras levés, avec des cris cannibales. Á onze mois, tu marcheras. Dehors, debout, tu conquerras l'espace, nous désignant d'un doigt ravi les mouettes qui passent en criant au-dessus de la terrasse. Je te prendrai à cheval sur ma nuque pour te faire visiter les environs, C'est toi qui en redemanderas, venant te blottir la tête entre mes genoux, le visage levé pour une muette demande d'embarquement. Alors tu ne moufteras plus, Inca sur ton palanquin. Les feuilles d'eucalyptus te caresseront au passage, tu apprendras vite à te pencher pour éviter les branches plus dures. Une nuit où tes parents t'auront confié à moi pour sortir un peu en ville, je t'entendrai couiner doucement dans ton berceau à minuit, au lieu de dormir. Je t'emporterai alors dans un transat sur la terrasse, pelotonné contre moi, le nez dans tes cheveux. Je te donnerai un yaourt à la cuillère. Je te montrerai le petit diadème de lumières que fait Gassin sur l'horizon au-dessus de Saint-Tropez, les étoiles, les phares, le grand bateau ancré au large du port, toutes guirlandes lumineuses déployées... Tu balbutieras tes premiers mots (en castillan ? en français ? en quechua ?) avant de te rendormir, ivre de bonheur.

P.S. Il fallait que les parents soient bizarrement distraits ou pressés pour déclarer ma naissance sous ce premier prénom Louis, difficilement prononçable devant le sacro-saint patronyme ! Pour qui le découvre écrit à l'instant de l'énoncer à haute voix, la double diphtongue « Louipui » est un redoutable obstacle phonétique, que peu de speakers de radio ou de TV franchissent du premier coup sans trébucher ! (Moi-même, je ne m'y risque guère.) J'aurais dû, dès l'adolescence, imposer Antoine, que l'État civil atteste authentiquement en deuxième position. Le compromis à l'américaine « Louis A. Puiseux » auquel je me résigne trop tardivement est une cote mal taillée...

Le présent ouvrage a été réalisé à Ginostra avec les moyens du bord, sans l'aide d'aucun éditeur ou imprimeur, et tiré à vingt-cinq exemplaires pour mes seuls proches. Achievé d'imprimer en avril 2004.



Citations

T. E. Lawrence (dit : Lawrence d'Arabie) : Les Sept Piliers de la Sagesse

Aristote, cité par Montaigne, Essais, Livre III, Chapitre V

Judas l'Ischariote : Évangile selon St Jean, XII, 6

Claude Lévi-Strauss : Les Structures élémentaires de la parenté

William Faulkner : L'Ours, in : Descends, Moise !

Bertolt Brecht : Epigraphe d'une pièce (La bonne âme de Sé-Tchouan ?)

Rainer Maria Rilke : Correspondance

Stéphane Mallarmé : Le tombeau d'Edgar Poe, sonnet que l'auteur présente ironiquement : « Il fut récité en l'érection d'un monument de Poe, à Baltimore, un bloc de basalte que l'Amérique appuya sur l'ombre légère du Poète, pour leur sécurité qu'il n'en ressortit jamais. »

Lautréamont : Les Chants de Maldoror, V, 5 : « Que celui qui brûle de l'ardeur de partager mon lit vienne me trouver ; mais je mets une condition rigoureuse à mon hospitalité : il faut qu'il n'ait pas plus de quinze ans. »

Georges Bernanos : Essais et écrits de Combat II

Barbara Laeming : Rita Hayworth

Elio Vittorini : Conversation en Sicile

Jean-Paul Sartre : L'Etre et le Néant, Critique de la Raison Dialectique, L'Idiot de la Famille, etc.

Lautréamont : Les Chants de Maldoror, 1, 9

« Jeune homme intrigué par le vol d'une mouche non-euclidienne » : titre d'un tableau surréaliste
L'Énergie et le Désarroi post-industriel

L'Éblouissement

La Flûte Enchantée, musique de Mozart, livret de E. Schikaneder

La Babel Nucléaire

Rainer Maria Rilke : Les Camets de Malte Laurids Brigge

Marcel Proust : Sodome et Gomonhe

Proverbe africain

Joseph de Acosta : Histoire naturelle et morale des Indes occidentales (Payot)

Huaman Poma de Ayala : Nueva Corónica y Buen Gobierno (Institut d'Ethnologie) D. 102 Étienne de La Béotie

Malcolm Lowry : Au-Dessous du Volcan

Nathaniel West

TABLE des MATIERES

1 ANTOINE P.2

Le Suaire de Turin

2 RUE D'ASSAS P.11

Une prison de Piranèse

3 YGA P.18

La famille de Bonne Maman

4 PÉROU P.29

Pandora

5 LANI PATIRIKI PAOLO P.40

Les lions de la grotte Chauvet

6 Citations P.50